



Sandrine Maufroy et Michel Espagne (dir.)

L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens

Demopolis

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques

DOI : 10.4000/books.demopolis.761
Éditeur : Demopolis, École française d'Athènes
Lieu d'édition : Demopolis, École française d'Athènes
Année d'édition : 2016
Date de mise en ligne : 18 janvier 2019
Collection : Quaero
EAN électronique : 9782354571559



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques In : *L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2016 (généré le 24 juin 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/761>>. ISBN : 9782354571559. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.761>.

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques

Quid Pandioniae restant, nisi nomen, Athenae?
Que restes-tu d'autre maintenant, Athènes de Pandion,
qu'un nom sonore ?
Ovide, *Métamorphoses*, XV, 428¹.

En entreprenant d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques, je poursuis un triple objectif : premièrement, me transporter à une époque où la lutte profondément bouleversante, mais toujours pleine d'attrait, de forces meilleures opposées à une puissance prépondérante fut menée avec honneur, malgré son issue malheureuse ; deuxièmement, montrer que l'avilissement ne fut qu'en partie responsable de la décadence de la Grèce, dont la raison plus cachée était en réalité que le Grec possédait une nature trop noble, trop délicate, trop libre et trop humaine pour fonder alors une constitution politique, qui à cette époque, aurait nécessairement posé des limites à l'individualité ; troisièmement, adopter un point de vue d'où l'on puisse commodément embrasser du regard l'histoire ancienne et moderne dans toute son étendue.

Tant qu'un État roule sur la vague de son bonheur, le sentiment de joie que procure ce spectacle exaltant ne se prête pas à la différenciation ; il suscite moins la réflexion que la sympathie ; les forces qui agissent de concert ne sont perçues que dans leurs

1. La référence exacte de cette citation tirée des *Métamorphoses* d'Ovide est : XV, 430 [S. M.]

résultats simples; beaucoup d'entre elles semblent sommeiller, car elles ne sont pas éveillées une à une par une résistance éclatante. Mais quand le bâtiment construit avec art se brise contre le récif du malheur, ses constituants divers frappent immédiatement le regard; la faculté d'observation s'éveille; le sentiment de sympathie joyeuse fait place à un saisissement de mélancolie profonde; qu'un élément chute, et tout semble vaciller avec lui; la pensée et les émotions s'en vont errer au loin. C'est pourquoi l'histoire de la décadence des États présente généralement plus d'attrait que celle de leur période florissante, ou plutôt: cette dernière n'acquiert réellement de l'attrait que lorsqu'on la considère à partir de la décadence.

Mais le déclin des républiques grecques a encore ceci de particulier qu'il ressemble plus à une mort violente qu'à une mort de maladie où la vie ne se retire qu'une fois que les forces se sont éteintes. La vraie période de décadence de la Grèce avait déjà commencé sous le gouvernement de Philippe et d'Alexandre; non seulement la liberté intérieure, mais aussi l'indépendance extérieure n'étaient déjà plus que des mots vides de sens; et c'est pourtant durant cette période que vécurent Praxitèle et Apelle; la fine fleur de l'éloquence athénienne se développa alors avec Isocrate, Eschine et Démosthène; Aristote parvint au sommet de sa grandeur, et Platon fut actif jusqu'à cette époque. L'intelligence politique sage et entreprenante, le pur amour de la patrie, le courage persévérant, le sens de la liberté qui renâcle perpétuellement sous le joug ne faisaient pas non plus défaut, ni alors ni plus tard, comme en témoignent les batailles de Chéronée et de Crannon, l'inflexibilité des Thébains à l'égard d'Alexandre, Philopœmen et Aratos des années plus tard, et la résistance désespérée des Athéniens contre Sylla. Face aux Athéniens, et même face aux Thébains et aux Spartiates, les Macédoniens et les Romains, oppresseurs et conquérants de la Grèce, ne méritaient que le nom de Barbares; la partie la meilleure et la plus noble succomba, et la puissance prépondérante, dans toute sa rudesse, remporta la victoire.

C'est ce qui arrive souvent — pour ne pas dire amèrement toujours — dans l'histoire, dans la nature animée et inanimée. Les peuples barbares ont presque toujours vaincu ceux qui étaient d'une culture plus élevée; les nations partiales, froidement calculatrices, agitées, leurs voisines plus humaines qui se consacraient plus fidèlement et plus intimement aux activités pacifiques; l'homme plus rude domine, et souvent de manière à l'asservir, la femme plus délicate; la mer roule ses flots, les volcans leur lave sur des champs cultivés florissants; la force de la nature, dans le domaine moral comme dans le domaine physique, va son chemin, la force de l'esprit se dresse contre elle, souvent avec succès, mais plus souvent en vain, et cherche alors, quand elle ne sombre pas dans le désespoir, à retrouver à l'intérieur d'elle-même la liberté qu'elle perd à l'extérieur.

Aussi serait-on mal venu d'en accuser le destin, même si le destin gouvernait le libre déploiement des forces et n'était pas plutôt lui-même le libre déploiement de ces forces, qui, comme forces de l'univers, aspirent d'elles-mêmes toutes ensemble à l'harmonie bienfaisante que nous avons l'habitude de considérer comme l'œuvre du destin ordonnateur. Ce terrassement du meilleur par une puissance irrésistible ruine le bonheur momentané, mais augmente la force intérieure, en l'éveillant et en la refoulant en elle-même; et ce n'est pas le malheur, très souvent salutaire, et surtout pas le malheur d'un moment, mais la faiblesse et l'avilissement qu'il faut éviter dans le monde moral. Ce n'est pas le bonheur qui importe, mais la force autonome, harmonieuse, à la noble origine et à la noble direction, d'où proviennent d'eux-mêmes indirectement, au milieu et en dépit de tous les événements du hasard, le bonheur et l'allégresse. Ce qu'une âme vraiment humaine désire profondément et avec ferveur, c'est d'être ce pour quoi la nature a déposé en elle une prédisposition, c'est d'accomplir sa vocation, fût-ce au prix de privations et de peines continues. Quand une force réellement douée d'une plus grande élévation succombe à un adversaire plus vil, elle ne se soumet que parce qu'elle n'est plus en mesure de résister, mais

ne fait jamais, par un accord déshonorant, cause commune avec lui; au contraire, elle se rassemble en elle-même en redoublant d'efforts, se choisit des voies plus péniblement recherchées et de ce fait plus miraculeuses, et après avoir cédé momentanément à son vainqueur, elle finit par le dominer par le lent, mais puissant rayonnement de son esprit et de son excellence.

La Grèce était déjà avilie et corrompue à de nombreux égards lorsque survint la première attaque contre sa liberté, et de fait, une fois celle-ci détruite, elle fut incapable de s'élever d'une manière qui lui fût propre, ni, tant s'en fallait, plus belle qu'auparavant. Mais elle conserva un reste de ses anciennes vertus, sa culture scientifique et artistique venait alors d'atteindre son apogée, et elle se mit à dominer par là d'abord ses dominateurs², puis les dominateurs de ceux-ci, et enfin toutes les générations suivantes jusqu'à nous-mêmes. Elle démontra ainsi la plus grande noblesse de sa nature, de même qu'elle donna la preuve de ce qui lui manquait pour atteindre la noblesse suprême par la bassesse dans laquelle tomba son peuple, comme nation (non pas maintenant, où on le conspuait à tort, mais sous les Romains), par la turpitude où vécurent tant de Grecs dans la ville qui dominait le monde. Car c'est toujours par sa propre faute, et non par la faute des circonstances, qu'une nation, même vaincue, se montre incapable d'inspirer de l'estime, voire du respect à son vainqueur. Le malheur, devant lequel toute âme humaine s'incline, et la crainte que ressent celui qui est heureux, souvent même lorsqu'il exulte, travaillent aussi pour elle. Mais après avoir été vaincue, la Grèce devint un exemple dissuasif pour les nations à venir, de même qu'elle peut leur en être un encourageant et instructif par la persévérance avec laquelle elle n'a cessé de recommencer la plus inégale et la plus défavorable de toutes les luttes pour la liberté.

Car on ne peut pas reprocher aux Grecs d'avoir livré sans combat leur liberté aux mains de l'ennemi, mais plutôt de ne pas avoir été assez attentifs à la préserver et de l'avoir ainsi, déjà auparavant, bradée avec légèreté. Depuis les temps les plus

2. Allusion à l'épître à Auguste d'Horace (Ep. II, 1, 156 : *Graecia capta ferum victorem cepit*) [S. M.].

reculés, leur pérennité était davantage un don de la tendre protection du destin, qui ne laissa aucun ennemi entreprenant et véritablement redoutable s'élever contre eux, que le fruit de leurs institutions et de leur sens politiques. Il leur manquait depuis toujours une constitution stable et durable; mais comme si la faveur des dieux s'était donné en propre la tâche de les former de manière à ce qu'ils deviennent des êtres humains pleins de grandeur, libres, exempts des chaînes d'une existence bornée, elle suscita pour eux, avec les guerres contre les Perses, un combat qui requérait les efforts suprêmes de l'amour vaillant de la patrie, mais qui était ainsi fait que, tel un entraînement ludique destiné aux États dans la fleur de la jeunesse, il ne menait pas nécessairement ces efforts à leur perte.

Bien des lecteurs auront sans doute été étonnés de me voir qualifier une nation de trop noble pour une bonne constitution politique, et opposer en quelque sorte l'individualité et la popularité en un antagonisme irréconciliable. Mais je n'ai jamais eu l'intention de dire par là que l'individu ne pouvait acquérir une certaine grandeur qu'isolé. Une licence sans borne qui déchirerait les liens bienfaisants de la fraternité entre citoyens serait plus délétère que la contrainte la plus violente; une nation qui resterait indifférente au destin d'une personne parlant sa langue maternelle, une nation pour qui le nom de patrie aurait perdu sa signification, qui croirait que son indépendance ne vaut pas le moindre sacrifice et qui, l'ayant perdue, ne s'élèverait pas avec indignation et sans répit contre le joug étranger, une telle nation ne souffrirait pas beaucoup non plus si elle cessait tout simplement d'être une nation; mais elle serait aussi incapable de produire encore des individus qui fussent vraiment de grands hommes. Car partout, dans la nature physique et morale, la force individuelle émane uniquement de celle de l'ensemble. Que personne ne tente donc de séparer l'être humain du citoyen; ce n'est que dans la manière dont tous deux sont fondus ensemble dans l'individu qu'il peut y avoir une différence, et ici, il faut prendre en considération la constitution politique.

Mais chez les Anciens, une telle constitution ne pouvait guère se concevoir durablement que par la suppression de l'être humain dans le citoyen, puisque leurs États avaient à affronter, à l'intérieur et à l'extérieur, bien plus de dangers que les modernes. C'est d'ailleurs l'État dans lequel, dès l'origine, l'être humain fut subordonné au citoyen d'une manière extraordinaire — celui des Romains — qui fut le seul à se conserver et à se hisser jusqu'à la domination du monde.

Du point de vue de leurs relations extérieures, les nations antiques étaient des masses tout à fait dissemblables, différentes à tous égards, isolées comme des îles dans leurs territoires respectifs, sur le sol dont beaucoup croyaient être littéralement nées ; elles n'étaient liées ni par le caractère sacré d'une religion commune, ni par l'amour de mœurs semblables, ni par l'estime pour une culture reconnue de part et d'autre. Pas même le commerce, sans parler de besoins plus élevés de l'humanité, ne leur avait appris que pour jouir réellement de sa propre aisance et de sa propre liberté, il faut ménager l'aisance et la liberté d'autrui, et même Carthage n'aspirait qu'à des provinces et à des colonies, et guère ou pas du tout à des alliances avec des villes commerçant librement. Le système des colonies, parce qu'il étendait à de vastes contrées les liens étroits qui unissaient une petite population, était le seul élément d'où aurait peut-être pu émaner une constitution politique similaire à nos constitutions modernes ; c'est sur l'autel de la cité-mère qu'était allumé le feu sacré de la nouvelle implantation, qui offrait chaque année le denier de sa reconnaissance aux dieux dont la protection l'avait heureusement envoyée au loin ; de pieux liens de respect filial et d'amour maternel unissaient les colonies et la métropole, et des deux côtés, on appartenait et on se considérait toujours comme appartenant à une seule tribu et à une seule nation. D'ailleurs, aucune nation ne sut fonder ce système d'une manière aussi belle, aussi étendue, aussi durable, aussi bienfaisante et aussi sereine que les Grecs, aucune aussi peu que les Romains. La liberté, dont le feu brûlait assurément, jusqu'au fond du cœur,

dans les veines de ces deux nations, avait donné au Romain tout ce qui est nécessaire pour conserver son indépendance extérieure et intérieure : rancœur contre les dominateurs arbitraires ou étrangers, méfiance à l'égard de quiconque pourrait le devenir, haine et détermination à l'encontre de quiconque aurait pu le devenir, obéissance indéfectible envers la loi, et, car il s'agit ici de l'époque qui seule vaut la peine d'être évoquée, entière subordination des intérêts privés au bien commun ; mais le jeu de l'arbitraire laissé à lui-même (car l'obéissance et l'arbitraire sont les deux éléments qui forment la liberté), la chaleur que la liberté répand sur la mentalité tout entière, l'amicalité qu'elle propage sur tout ce que touche un peuple libre, cela qui ne se contente pas de donner forme à de sombres États, mais qui fait l'ornement de l'humanité et égaie l'existence, cela qui est son présent le plus aimable et le plus gracieux, elle l'avait réservé uniquement au Grec. Mais le système des colonies grecques était lui aussi trop faible pour faire davantage que favoriser le commerce, la géographie et la culture, et rendre hospitalières des mers inhospitalières ; établir sa domination sur des nations puissantes, limitrophes et barbares lui était si impossible qu'il ne résista même qu'à grand peine à leurs incursions. De véritables relations de voisinage, une politique qui ménage l'adversaire, qui vise seulement à empêcher le rival de devenir trop puissant, et non à l'anéantir, n'était concevable qu'entre des États liés par une parenté de sang, des États tels que leurs conflits devraient plutôt porter le nom de discorde civile que celui de guerre. Ce que le XVIII^e siècle a vu se développer en Europe ne pouvait trouver quelque équivalent que dans le domaine des relations intérieures à la Grèce. Quand, lors de cette délibération mémorable portant sur le destin d'Athènes après la victoire des Lacédémoniens, le Thébain Évanthos proposa de détruire la ville et de faire du sol qui portait les trophées de la liberté grecque et les chefs-d'œuvre de l'art grec un pâturage pour les troupeaux des Béotiens, les Phocidiens se levèrent, protestèrent avec fermeté et dirent que l'on ne devait

pas rendre l'Hellade borgne³. Quand Scipio Nasica⁴ s'opposa de même à la destruction de Carthage, il n'avait au contraire que l'intention de tenir en bride ses concitoyens, déjà avancés dans la voie de l'aviilissement, en leur conservant un ennemi puissant, mais qui ne représentait plus de réel danger; pour le reste, on ne trouve aucune trace d'une quelconque tentative pour établir entre Rome et Carthage, entre Carthage et Syracuse, entre la Grèce et la Perse ou entre d'autres États étrangers et rivaux une relation d'équilibre qui aurait eu pour but la possibilité d'une coexistence confiante, pacifique et tranquille. La politique extérieure des États de l'Antiquité ne pouvait pas être orientée vers la liberté, mais devait nécessairement viser la domination, et ils ne pouvaient trouver la sécurité que dans la domination du monde. C'est ce que l'expérience a prouvé par essais et contre-essais: les Romains, qui suivaient cette maxime, bien que sans la concevoir clairement, connurent le succès, et les Spartiates, qui partaient de la maxime opposée et avaient l'éducation et les limitations les plus politiques auxquelles un peuple se soit jamais condamné, échouèrent principalement parce que toutes les institutions de Lycurgue étaient conçues uniquement pour assurer la défense de la cité; comme s'il avait été possible à un peuple de l'Antiquité, tout comme la Suisse put le faire et le fit jusqu'à la Révolution française, de conserver sa liberté à l'intérieur de ses frontières. Les États antiques ne pouvaient même pas se reposer comme les nôtres sur la confiance dans les accords de paix et les traités; ils ressemblaient à des machines en état de tension continue. Dès que leur puissance était la plus faible ou qu'il apparaissait une nouvelle raison d'être attaqué, le danger était là.

3. Ulpien sur le discours de Démosthène *Sur les forfaitures de l'ambassade* (édition de Reiske), p. 361, l. 26. Plutarque dans le Lysandre. *Ed. Lond.* II. 22 [note de Humboldt; ici comme dans la note suivante, il cite les éditions suivantes: REISKE Johann Jacob (éd.), *Oratorum Graecorum Monumenta*, 12 vol., Leipzig, W. G. Sommer, 1770-1775; BRYAN Augustine, DU SOUL Moses (éds), *Plutarchi Chaeronensis Vitae Parallelae, cum singulis aliquot. Graece et Latine*, 5 vol. Londres, Tonson & Watts, 1723-1729].

4. Plutarque dans le Caton. II. 362. *Ed. Lond* [note de Humboldt].

Mais avant ce danger, il y en avait un autre que l'Europe ne connaît heureusement plus depuis un siècle et demi, les incursions de hordes barbares. Ces dernières se trouvaient même hors des limites du vague système des peuples qui (bien qu'à proprement parler, il ne méritât aucunement d'être ainsi nommé) reliait encore, pour prendre les choses au mieux, l'Italie, la Grèce, l'Asie et l'Afrique du Nord. Puisqu'elles n'étaient tout au plus en relation qu'avec leurs voisins déjà à moitié barbares, et qu'en outre, on ne connaissait même pas les noms de leurs peuplades, sans parler des causes et des directions de leurs expéditions, leurs intrusions ne pouvaient être comparées qu'à des phénomènes naturels, orages ou invasions de sauterelles. Contre elles, il n'y avait pas de politique valable ; pas de prudence, pas de sagesse qui pussent prévenir leurs projets ; seule la vigilance pouvait contenir les envahisseurs hors des frontières, seule la vaillance pouvait repousser les intrus.

Or pour rester durablement à la hauteur des dangers qui, pour un État grec, résultaient du triple système de ses relations politiques (d'abord avec les autres États helléniques, puis avec les empires plus puissants qui environnaient la Grèce, et enfin avec les Barbares du Nord, au nombre desquels on peut ajouter, pour les habitants des îles et des côtes, les pirates du Sud), il aurait fallu que les citoyens eussent une éducation purement politique qui leur fût propre, et ce d'autant plus que chez les Anciens, l'être humain vivant était si souvent contraint de tenir la place d'outils inanimés et d'équipements inertes, et chacun des citoyens, suivant l'occasion du moment, celle d'individus particulièrement versés dans une activité déterminée. Car ce que Lycurgue aurait dit de la ville de ses pères — que son mur d'enceinte, ce devait être la poitrine de ses citoyens — valait plus ou moins pour chaque ville, même bien fortifiée, de l'Antiquité. À ce moment-là, on ne connaissait encore ni les obstacles, ni les moyens de protection que, par les droits des associations de peuples, par les maximes réglant les convenances, par les usages et même par les préjugés qui, sans même qu'on se l'avouât, ont

fleurir avec ces droits et ont fini par jouir de la même considération, l'époque moderne a dressés contre les oppresseurs et garantis aux opprimés; il était encore impensable que la guerre, comme au XVIII^e siècle, fût menée seulement par un nombre limité de citoyens connu à l'avance, en préservant tous les autres, en utilisant seulement certains avantages et en renonçant volontairement aux autres, seulement, en quelque sorte, comme un jeu d'échecs sanglant; le danger concernait chaque individu, son troupeau, sa femme, ses enfants; et le manque de machines de guerre et de véritable tactique faisait que chaque individu devait affronter le danger deux fois plus que chez nous.

Mais peut-être l'éducation des citoyens était-elle encore plus nécessaire pour préserver la constitution intérieure. Si chez nous, il est devenu rare qu'un individu tente de s'emparer du pouvoir suprême en renversant les lois ou en supprimant le souverain légal, ou que des partis opposés mettent en danger la tranquillité publique, c'est en grande partie parce qu'on manque parmi nous de sens civique et d'amour de la patrie, et qu'avec ces vertus, les vices et les crimes qui les accompagnent comme un mal nécessaire ont disparu aussi. Un abîme sépare l'intérêt privé de l'intérêt public, on ne ressent plus le malheur et le déshonneur de la nation comme son propre malheur et son propre déshonneur. Chez nous, alors que le travail physique et le soin de pourvoir aux besoins de l'existence pèsent sur les épaules du peuple, et non plus sur celles des esclaves, les personnes aisées connaissent une multitude d'occupations permettant d'accroître leur fortune, d'occuper leur temps libre et de développer leurs facultés, occupations qui s'exercent de manière totalement indépendante de l'État ou qui, quand elles ont aussi partie liée avec l'administration de l'État, peuvent toutefois se poursuivre à peu près aussi bien sous quelque constitution politique que ce soit. Au contraire, l'esprit des Grecs et des Romains était totalement habité par ce grand intérêt qui absorbait tous les autres, habitué à cette nourriture plus forte; beaucoup de nos occupations lui répugnaient comme étant indignes, et il préférerait une noble

oisiveté à une activité insignifiante. Chez nous aussi, les âmes éminemment libres et indépendantes sont plus enclines à s'adonner à un loisir gratuit.

Ce qui assure la sécurité des États modernes est donc l'indifférence envers la constitution politique; rares sont ceux qui prennent sérieusement à cœur — et encore plus rares ceux qui le font de manière pure et désintéressée — la question de savoir à quelles lois, à quel souverain obéir (il est toujours plus facile, sous quelque souverain que ce soit, de sauvegarder tant bien que mal ce qui rend la vie privée confortable et flatte les inclinations individuelles que d'attaquer soi-même avec courage le mal caractérisé); nous n'avons d'une part pas le temps d'appliquer notre esprit à ce soin, d'autre part pas la volonté de lui consacrer le temps dont nous disposons réellement. Au contraire, les Anciens avaient non seulement tout leur temps disponible, mais aussi la volonté de ne pas le consacrer à autre chose, et c'est pourquoi leurs États étaient menacés par plus de dangers issus des idées subites des citoyens agités, des projets des ambitieux, des intrigues des vicieux, et même parfois de l'obstination des bons citoyens.

Pour prévenir ces dangers avec quelque succès, il n'y avait pas d'autre moyen que d'inculquer réellement au citoyen la constitution de l'État, de faire en sorte que certaines maximes conçues dans l'esprit de l'ensemble devinssent dominantes en lui au point de refouler les maximes individuelles. À Rome, telle était la maxime qui rendait déshonorant pour un Romain tout autre état que celui de guerrier, de juge, d'homme d'État ou à tout le moins de cultivateur du champ paternel; et telle était celle qui pour les relations extérieures, exigeait la domination suprême de Rome sur toutes les autres nations. Un peuple entier ne pouvait pas penser à dominer le monde comme un conquérant individuel peut le faire; d'autre part, les Romains n'avaient pas non plus la politique, probablement propre aux États modernes, qui consiste à déterminer les frontières en prenant en compte, pour les étendre ou les restreindre, à la fois la sécurité extérieure et la stabilité

intérieure; il fallut attendre l'époque des empereurs pour que ceux-ci, instruits par l'expérience des incursions extérieures et des troubles intérieurs, en vinssent à un tel mode de détermination des frontières, ajoutant ici de nouvelles provinces et en abandonnant d'autres ailleurs; on peut supposer que les Anciens laissaient ouverte la question de l'extension possible de leur domination. Mais ils avaient pour principe explicite et indéfectible d'être les arbitres des nations, et là où, ce qui ne pouvait jamais manquer de survenir au cours du temps, une requête juste où injuste leur était adressée, ils s'ingéraient dans l'affaire, et y mettaient habituellement fin en s'assujettissant à la fois les oppresseurs et les opprimés. Ces deux maximes, jointes à beaucoup d'autres tantôt communes à tous, tantôt particulières à certaines classes de la société, opposaient des obstacles infranchissables au développement de relations libérales avec les étrangers et d'une formation propre qui ne fût pas unilatérale. D'autres nations connaissaient des limitations similaires, et puisque, avec la vie presque toujours oisive et communautaire des Anciens, les mœurs, même en des points moralement indifférents, étaient d'une toute autre importance que chez nous, ces limitations s'étendaient aussi à des choses qui, comme l'interdiction de telle ou telle musique, nous paraissent presque incompréhensibles.

Les Grecs étaient, disais-je, trop nobles et trop libres pour de telles limitations qui, d'après ce qui précède, étaient pourtant si nécessaires au maintien durable des États antiques; et quand je parlais des Grecs, c'est aux Athéniens en particulier que je pensais. Car la Grèce s'est élevée et a sombré avec Athènes; Athènes est la seule à avoir fait preuve pendant des siècles et des siècles d'assez d'esprit d'entreprise et de désir de gloire, de courage et d'intelligence, et même dans l'ensemble, malgré bien des injustices criantes, d'équité et de sens de la solidarité grecque pour se trouver à la tête des républiques helléniques, une dignité qui ne pouvait en outre, étant donné la situation, se maintenir durablement que chez une puissance maritime. Qu'Athènes succombât à une domination étrangère, et les autres Grecs ne pouvaient

plus rester libres ; leur indépendance était même de plus en plus clairement menacée dès qu'Athènes était destituée de sa position de commandement.

Comment le caractère athénien, précisément, est contraire à de telles limitations, la suite de toute cette histoire le montrera mieux que nous ne pourrions le prouver ici en détail. Mais qui a une certaine connaissance de l'Attique ne trouvera rien d'étrange non plus à cette affirmation.

La culture ne s'est orientée sur l'individualité qu'à l'époque moderne, à partir du moment où le christianisme, en tentant, sans y parvenir jamais totalement, d'unir toutes les nations, a brisé tous les liens nationaux. Ce à quoi nous aspirons individuellement, les Anciens cherchaient à l'atteindre collectivement.

Mais il y avait cependant une autre différence : dans une nation, l'élément le plus visible était soit, comme chez les Romains, la contrainte de la constitution, soit, comme chez les Égyptiens, le carcan des mœurs devenu presque une limitation naturelle, soit, comme chez les Grecs, le libre élan vers la formation commune de citoyens sociables ; et ici, il y a chez ces derniers, mais surtout chez les Athéniens, un trait remarquable : autant les Grecs étaient hostiles à la formation d'une totalité uniforme par la contrainte, même celle des lois, autant ils étaient enclins par leur nature à former une totalité faite de multiples masses d'individus reliées entre elles par la liberté — un type de culture qui a l'avantage de préserver à la fois l'existence de nombreuses particularités et l'alliance constante de la discordance et de l'harmonie (en des frictions supérieures et plus bienfaisantes), puisque l'union favorise les qualités concordantes, et la division qui lui est subordonnée, les qualités distinctives. Les Grecs avaient un penchant prononcé pour le fédéralisme ; et s'ils avaient moins que les Romains le sens d'une constitution politique stricte et inchangée, ils n'en avaient qu'incroyablement plus celui de la vie civique et du plaisir civique.

Seule cette inclination à former des masses se rapprochant comme d'elles-mêmes les unes des autres explique les

phénomènes les plus frappants de la vie grecque et de l'histoire grecque ; elle est même en grande partie la source de cette heureuse organisation de l'esprit et du caractère grecs qui fera éternellement l'admiration de la postérité. Mais d'un point de vue politique, il est impossible que des masses ainsi formées aient toutes la même capacité à résister aux attaques extérieures et aux causes qui préparent progressivement de l'intérieur la chute de toute constitution humaine.

Il est impossible, lors de raisonnements comme celui-ci, de résister au désir de comparer les époques ancienne et moderne et de les réunir en un tout pour en tirer des conclusions concernant la vie extérieure, mais plus encore la vie intérieure et plus profonde. Considérer les destinées du genre humain dans leur totalité et de toute nécessité comme une chaîne ininterrompue, et leur assigner un but déterminé, est peut-être une entreprise très ardue, puisque la continuité présente si souvent des interruptions, qui vont même parfois jusqu'à l'extinction de toute tradition orale, et que nous n'avons de vue d'ensemble que d'une partie si minuscule de tous les événements. Mais il y a indéniablement des périodes distinctes qui, même si elles sont séparées des précédentes et des suivantes par de véritables abîmes, par des révolutions naturelles ou par quoi qu'on puisse supposer d'autre en ce genre (puisque'il est étrange de vouloir que sur la Terre, telle qu'elle est, l'homme ou le genre humain constitue un tout), présentent toutefois en elles-mêmes une cohésion véritable et réelle, et telle est par exemple la période que nous avons à l'esprit, depuis les premières informations qui ne sont pas tout à fait incertaines sur les Égyptiens et les peuples du Proche-Orient jusqu'à notre propre époque, bien qu'ici aussi, beaucoup de choses n'aient pour nous ni commencement ni lien direct avec ce qui suit. Prenons maintenant cette période de son point de vue le plus important, vers lequel tend toute histoire et même toute sagesse, la culture de l'esprit : l'âme de cette période, c'est la culture grecque. C'est elle qui alluma la première étincelle, ses effets bienfaisants continuent de vivre en nous, et nous lui

devons en droite ligne ce qu'il y a de meilleur en nous ; mais elle-même ne se déploie complètement qu'à son point d'acmé, qui est en même temps le début du déclin de l'Hellade ; et c'est pourquoi j'ai qualifié la décadence des républiques grecques de point de référence confortable pour embrasser du regard l'ensemble de notre histoire. Il partage avec la chute de l'Empire romain le fait d'être l'un des deux points de départ de l'époque moderne. Mais la décadence de Rome est davantage la source de nos constitutions, de nos lois, de nos relations politiques, tandis que notre culture intérieure, notre vie spirituelle et en partie morale, nos sciences et nos arts proviennent davantage de celles de la Grèce. Même notre religion a subi l'influence décisive de la philosophie platonicienne et néoplatonicienne, alors que l'Empire romain n'a contribué qu'à sa diffusion et à son ancrage politique, et c'est ainsi qu'à de nombreux égards, Rome a toujours formé le corps auquel la Grèce insufflait l'âme.

On peut affirmer avec raison que les Grecs ne sont parvenus jusqu'à nous que par l'intermédiaire des Romains, puisque l'Empire d'Orient, dont les réfugiés ont rétabli en Occident la littérature grecque, était lui aussi un vestige de l'Empire romain. Si la destruction des Grecs n'avaient pas été opérée par les Romains, c'est-à-dire par un peuple puissant, fondé sur des bases stables et déjà cultivé, mais par des hordes errantes de barbares, ou si leurs vainqueurs ne s'étaient pas approprié, certes avec une barbarie brutale à ne jamais prendre en exemple, une si grande partie de leurs trésors artistiques, il ne serait sans doute resté pour nous qu'extrêmement peu de choses. L'influence exercée sur nous par les Grecs commence donc seulement là où les Romains se sont approchés d'eux ; mais la main des Romains ne s'est jamais approchée autrement que pour assujettir, ou pour détruire.

Depuis cette époque, l'Hellade fut mêlée si intrinsèquement au Latium qu'aujourd'hui encore, on ne peut guère faire un pas au milieu des ruines de Rome sans songer avec émotion au pays qui, traité par le destin encore plus cruellement que l'Italie, gît là-bas, dévasté par les barbares. Ainsi réunies sous le nom

d'Antiquité classique, toutes deux se sont transmises à l'époque moderne, et l'on est resté longtemps sans distinguer nettement ni soigneusement ce qui relevait de l'esprit grec et de l'esprit romain ; aujourd'hui encore, on confond souvent les deux. Les Allemands ont le mérite incontestable d'avoir été les premiers à saisir fidèlement et à ressentir profondément la culture grecque ; mais en même temps se trouvait déjà préformé dans leur langue le moyen mystérieux de répandre son influence bienfaisante, bien au-delà du cercle des érudits, dans une partie considérable de la nation. Les autres nations n'y ont jamais aussi bien réussi, ou du moins n'ont-elles pas démontré de la même manière leur familiarité avec les Grecs dans des commentaires, des traductions, des imitations, ni (ce qui importe le plus) dans la transmission de l'esprit de l'Antiquité au leur. C'est pourquoi depuis lors, le lien qui unit les Allemands aux Grecs est incomparablement plus solide et plus étroit que celui qui les rattache à toute autre époque ou toute autre nation, même bien plus proche d'eux.

En prenant en ce sens la décadence des républiques grecques comme point de référence de l'histoire, je souhaiterais en tirer les conclusions auxquelles toute histoire, et même toute entreprise humaine finit par tendre. Car à quoi sert-il que l'esprit se disperse dans des milliers et des milliers de détails sans trouver le point où il peut enfin se reposer ? Mais ce point de repos se trouve uniquement dans la situation où l'être humain saisit sa relation au monde avec le plus de fidélité et de fécondité, et dans l'orientation par laquelle il entre en interaction avec le monde de manière adéquate à ce qui fait sa particularité. Ce n'est qu'en adoptant cette position qu'il sera en mesure de travailler avec passion ce qui est encore malléable et façonnable, et de porter un regard calme et mélancolique sur ce qui s'est irrémédiablement figé dans le destin des individus, des nations et des époques ; d'intervenir avec ardeur et activité dans la réalité telle qu'elle l'environne, lorsque la nécessité le commande ou que la sagesse le permet, et de ne pas méconnaître que l'idéal et le divin sont sa vraie et véritable patrie. Mais la détermination correcte de

notre position par rapport à l'Antiquité doit nécessairement nous procurer des éclaircissements importants sur cette position à quelque époque que ce soit, passée ou à venir.

Toute histoire de la croissance ou de la décadence d'une nation est, en tant que description d'un phénomène moral, toujours moins de l'histoire pure qu'un raisonnement sur celle-ci. Mais cela est encore plus vrai quand elle est guidée par l'intention qui, brièvement indiquée en introduction et expliquée plus en détail dans ce qui précède, préside à la présente étude. Le tableau de la décadence des républiques grecques doit éclairer en même temps l'influence de l'esprit grec sur les périodes ultérieures et notre relation à l'Antiquité, et par là, jeter quelque lumière sur la marche de l'humanité et les aspirations de l'individu. Ces deux dernières questions ne seront cependant traitées spécialement que du point de vue d'un Allemand, car en matière de philosophie pratique, un écrivain ne devrait jamais avoir l'intention d'écrire pour d'autres nations que la sienne; et l'Allemagne (que les lecteurs étrangers veuillent bien excuser le côté glorieux de cette comparaison en considérant ce qu'elle a de mélancolique) présente par sa langue, la pluralité de ses aspirations, la simplicité de son état d'esprit, sa constitution fédérale et ses récentes vicissitudes, une ressemblance indéniable avec la Grèce.

Il y aurait toutefois un malentendu total à croire que je veux simplement utiliser l'histoire comme un prétexte pour y associer des considérations qui lui sont étrangères. La sagesse des temps est au-dessus de toute sagesse humaine; l'expérience doit servir de fil directeur pour montrer la marche du destin, elle doit fortifier et nourrir le jugement; la première chose à faire est donc de la transmettre purement et fidèlement, et ce qui a été dit jusqu'ici ne sert qu'à justifier le choix de l'objet et la manière de l'étudier, puisque la seule finalité de l'histoire en admettrait plusieurs. La partie principale de l'étude reste toujours uniquement et exclusivement le tableau de la Grèce dans sa décadence, et j'y consacrerai donc toute la précision historique, toute l'abondance de

détails et toute l'impartialité dont je suis capable. La deuxième partie n'en est que la suite directe.

L'histoire de la décadence grecque se divise d'elle-même en trois périodes; dans la première, la liberté et l'indépendance furent minées de l'intérieur, dans la seconde, on tenta vainement de les sauver, et dans la troisième, elles furent perdues pour toujours :

1) période de Philippe et d'Alexandre; de la première montée sur le trône à la bataille de Crannon; puisque par sa décision concernant les bannis des cités grecques et le renvoi impolitique de plusieurs milliers de mercenaires en Grèce, Alexandre posa lui-même les fondements de la guerre lamiaque, à laquelle cette bataille mit fin; de la quatrième année de la 104^e olympiade à la deuxième année de la 114^e olympiade (38 années);

2) période des généraux d'Alexandre et des rois macédoniens plus tardifs; de la bataille de Crannon à l'alliance des Romains avec les Éoliens et avec d'autres États grecs, parce que c'est là que les Romains entreprirent pour la première fois de s'ingérer de manière significative dans les affaires grecques; de la deuxième année de la 114^e olympiade à la deuxième année de la 142^e (?) (112 années);

3) période des Romains; de cette alliance à la prise d'Athènes par Sylla, après que, déjà longtemps auparavant, l'Achaïe eut été déclarée province romaine; de la deuxième année de la 142^e olympiade à la troisième année de la 173^e (125 années).

La deuxième partie, qui décrit la manière dont la Grèce a continué de vivre au-delà des limites de son existence politique, se divise en deux sections: présentation de l'influence de la culture grecque:

1) sur les Romains,

2) sur les nations modernes.

Comme cette culture nous est parvenue indirectement par l'intermédiaire des Romains, la première de ces deux sections doit examiner soigneusement et en partant des époques les plus

reculées ce qui dans l'esprit et le caractère, la langue, les sciences et les arts des Romains, était issu des Grecs, et ce qui leur était spécifique, afin de prendre connaissance des deux éléments de l'Antiquité classique (puisqu'on ne prend pas explicitement en considération, comme étant des branches secondaires moins importantes, l'art égyptien et étrusque, que l'on aura cependant l'occasion d'évoquer aussi) dans leur spécificité et dans leurs relations mutuelles. Car la deuxième section montrera à partir de l'exemple des nations modernes que pour la compréhension et la mise à profit de l'Antiquité, il est extrêmement important de savoir si pour l'étudier, on prend davantage les Romains ou les Grecs comme point de départ, et si concernant ces derniers, on part des écrivains attiques pour parvenir aux ioniens ou inversement. Dans cette deuxième section, il ne sera spécialement question que de l'Allemagne, et les deux parties seront suivies par des considérations finales, résultats de l'ouvrage entier — coups d'œil sur la marche de la culture humaine en général, sur la suite probable de son développement, conseils pour y contribuer efficacement, maximes pour juger et pour former les individus et les nations. Ces derniers points ne pourront cependant être tous traités que de manière fragmentaire, en quelques grandes propositions brièvement énoncées et seulement pour autant qu'ils se déduisent de l'objet de l'étude proprement dit. Car notre intention n'est nullement d'utiliser cet objet comme preuve à l'appui d'un raisonnement qui lui est étranger, mais seulement d'utiliser au mieux la richesse des conséquences qu'il renferme.

Mais pour réaliser le projet esquissé ici dans ses grandes lignes, il faut pouvoir s'appuyer sur certains faits et convictions comme sur une base préexistante. Tout d'abord, la lecture de cet ouvrage requiert d'avoir déjà une certaine conception du caractère et de la situation des populations grecques; ensuite, d'être d'accord avec certains principes concernant ce que les nations sont à l'origine et ce qu'elles peuvent devenir par la suite, sur les moyens qui les éloignent ou les rapprochent de leur but, et sur la valeur de la masse de culture qu'elles acquièrent par étapes.

Car les phénomènes moraux, comme le caractère, la croissance et la décadence des nations, ne peuvent pas être tout simplement racontés, mais doivent en même temps être expliqués à partir de raisons générales; et ils admettent diverses manières de voir, parmi lesquelles celle qui est choisie dans l'exposé requiert d'être justifiée tout autant par le raisonnement que par l'histoire.

Je commencerai donc par faire précéder l'ensemble d'une présentation du caractère grec, en évoquant brièvement les circonstances qui l'ont formé, et en considérant non seulement les autres populations de l'Antiquité, mais également la nature intrinsèque et la genèse du caractère des nations en général ainsi que les moyens de les connaître, de les juger et de les former. Ce faisant, je m'efforcerai aussi tout particulièrement d'apporter à ce portrait, d'abord tracé de manière générale, les nuances correspondant à la diversité des époques et des ethnies grecques. À partir de là, une description de la situation politique et morale de la Grèce juste avant l'avènement de Philippe ouvrira d'elle-même la voie au tableau historique; et j'embrasserai ces deux sujets dans une seule introduction, que j'aborde maintenant.

Introduction

Premier chapitre

Du caractère des Grecs en général, et de la vision idéale de celui-ci en particulier

L'époque moderne se trouve, relativement à l'Antiquité, dans une situation qui était totalement étrangère à cette dernière. Avec les Grecs, nous avons devant nous une nation dont les mains fortunées avaient déjà porté à sa maturité la plus parfaite tout ce qui, d'après notre sentiment le plus intime, assure l'existence humaine la plus élevée et la plus riche; notre regard se reporte sur eux comme sur une lignée d'êtres humains faite d'une matière plus noble et plus pure, et sur les siècles de son épanouissement comme sur une époque où la nature, fraîchement sortie de l'atelier des forces de la création, avait encore conservé sans grand

mélange l'affinité qu'elle entretenait avec eux; car ne regardant guère en avant ni en arrière, ils ont tout fondé, tout implanté sur des bases neuves, et ne se livrant dans leur sobre simplicité qu'à des aspirations auxquelles ils laissaient libre cours, exhalant la nostalgie [*Sehnsucht*] naturelle de leur cœur, ils ont édifié des modèles de beauté et de grandeur éternelles.

Il y a donc pour nous une grande différence entre l'étude de l'histoire grecque et celle de l'histoire des autres peuples. Les Grecs sortent totalement de la sphère de cette dernière; bien que leurs destinées relèvent également de l'enchaînement général des événements, cet aspect ne joue qu'un rôle mineur dans l'importance qu'ils ont pour nous; et nous méconnaissions totalement la relation que nous entretenons avec eux lorsque nous osons leur appliquer la mesure qui vaut pour le reste de l'histoire universelle. Leur connaissance ne nous est pas seulement agréable, utile et nécessaire; c'est en elle seule que nous trouvons l'idéal de ce que nous voudrions être et produire nous-même; si toute autre partie de l'histoire nous enrichit en intelligence et en expérience humaines, ce que nous puisons dans la contemplation des Grecs est plus que terrestre, et même presque divin.

Car comment qualifier autrement une sublimité dont l'inaccessibilité, au lieu de décourager, fortifie et suscite l'émulation? Quand nous comparons notre situation limitée, mesquine, opprimée par les milliers de chaînes de l'arbitraire et de l'habitude, morcelée par d'innombrables occupations étriquées qui n'ont nulle part d'incidence profonde sur la vie, avec leur activité libre, pure aspiration à ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité, quand nous comparons nos œuvres qui ne parviennent à maturité que péniblement et au prix de longs efforts répétés avec les leurs, qui jaillissaient à flots de l'esprit comme d'une libre plénitude, quand nous comparons les ruminations engourdies auxquelles nous nous adonnons dans une solitude monacale ou l'agitation étourdie que nous déployons dans une sociabilité relâchée avec la gaieté sereine de leur communauté civique consolidée par tous les liens les plus sacrés, leur souvenir devrait,

pourrait-on penser, nous attrister et nous abattre, comme le fait chez le prisonnier l'évocation du plaisir de vivre non contrarié, chez le malade, le souvenir d'une santé intacte, chez l'habitant du Nord, l'image d'une journée de printemps en Italie.

Mais bien au contraire, nous replacer à cette époque de l'Antiquité est la seule chose qui, élevant notre cœur et élargissant notre esprit, nous rétablit si pleinement dans notre liberté originelle d'êtres humains — moins perdue que jamais possédée — que nous retournons avec un courage ravivé et une vigueur renouvelée à notre situation tellement opposée à la leur, que nous ne puissions le véritable enthousiasme qu'à cette source intarissable, et que c'est justement la perception profonde de l'abîme que le destin a creusé entre eux et nous pour l'éternité qui nous donne, dans la position qui est la nôtre, l'ardeur de nous élever, avec des forces revivifiées par la contemplation de ce qu'ils furent, vers les hauteurs qui nous sont données d'atteindre. Nous imitons leurs modèles avec la conscience de leur inaccessibilité; nous nourrissons notre imagination des images de leur vie libre et talentueuse avec le sentiment que cette vie nous est tout autant refusée qu'à eux, l'existence aisée des habitants de leur Olympe⁵.

Car on peut voir là une métaphore appropriée de notre relation aux Grecs. Leurs dieux avaient comme eux forme humaine et étaient formés de substance humaine; les mêmes passions, plaisir et douleur, agitaient leur âme; les peines et les désagréments de la vie ne leur étaient pas non plus étrangers; la haine et la persécution faisaient rage dans les grandes salles des demeures des dieux; Mars gisait mourant sous des cadavres de guerriers⁶; Hermès parcourait à grand-peine les solitudes désertiques de la mer⁷; Latone éprouvait toutes les angoisses de la future mère et Cérès, toute l'inquiétude de celle qui est séparée de son enfant. De la même manière, nous trouvons dans l'Hellade toutes les

5. Cette expression rappelle l'expression grecque θεοὶ ῥεῖτα ζῶντες (*Iliade*, VI, 138; *Odyssée*, IV, 805) [S. M.].

6. *Iliade*, V, 846-887 [S. M.].

7. cf. *Odyssée* V, 44-46 et *Iliade* XXIV, 340-342 (bien qu'Hermès parcoure la mer avec plus de facilité que ne le dit Humboldt) [S. M.].

aspérités de la vie; non seulement les tourments qui accablent les individus et les nations, mais aussi toutes les passions les plus violentes, les excès et même les rudesses de la nature humaine débridée; mais de même que ces couleurs plus sombres se fondaient et se dissolvaient à la seule lumière du ciel sans nuage de l'Olympe, de même il y a dans les Grecs quelque chose qui retient l'âme de sombrer vraiment, qui efface les duretés de ce qui est terrestre, transforme le débordement de force en jeu exubérant, et atténue le poids oppressant du destin en le changeant en douce gravité.

Ce quelque chose est justement ce que leur nature a d'idéal, et tout ce phénomène remarquable, l'impression que nous font les œuvres et l'observation de ce peuple, et de lui seul, même lorsqu'on examine la question avec le plus de froideur et d'impartialité, vient du fait que les Grecs touchent effectivement en nous le point qui est le but ultime de toutes nos aspirations, et que nous ressentons vivement qu'à leur manière, ils ont gagné les hauteurs et réussi à obtenir le sort qui leur a permis, arrivés au but de leur parcours, de trouver le repos. Mais leur grandeur est si pure, si vraie, si authentiquement issue de la nature et de l'humanité, qu'elle nous stimule non par la contrainte et à leur manière à eux, mais par l'enthousiasme et à notre manière à nous, qu'elle nous attire en accroissant notre autonomie, et qu'elle ne nous lie à elle que dans l'idée de la perfection ultime, dont elle est un modèle indéniable, mais à laquelle il nous est aussi permis d'aspirer, quoique par d'autres voies.

Il faut peut-être une familiarité assez intime avec les œuvres des Anciens pour ne pas considérer comme une exagération partielle l'affirmation selon laquelle leurs supériorités sont inaccessibles. Mais ce qui suscite déjà un préjugé en sa faveur, c'est que l'érudition ou l'étude n'importent pas vraiment pour goûter les œuvres des Anciens, et que c'est au contraire dans les âmes les moins prévenues, encore exemptes de toute adhésion exclusive à une façon de penser ou à une manière artistique particulière, qu'elles laissent l'impression la plus profonde. Il est en outre

remarquable qu'elles trouvent partout bon accueil, quels que soient la nation, l'âge et la situation de l'âme, tandis que ce qui est moderne, ayant sa source dans une disposition d'esprit moins générale et moins objective, en requiert également une plus particulière et plus subjective. Shakespeare, Dante et Cervantès ne produiront jamais un effet aussi largement partagé qu'Homère, Eschyle ou Aristophane.

Comparer les œuvres des Modernes, de quelque genre qu'elles soient, avec celles des Anciens, c'est, dès qu'il est question d'autre chose que de connaissances purement positives et d'habileté mécanique, faire preuve d'une vision incorrecte de l'Antiquité, de même que placer un objet déterminé de la réalité, quel qu'il soit, à côté de la beauté d'une œuvre d'art témoigne d'une vision incorrecte de l'art. Car tout comme l'art et la réalité, l'Antiquité et l'époque moderne se situent dans deux sphères différentes qui ne se touchent nulle part dans l'univers des phénomènes et ne le font en vérité que là où seule l'idée parvient, mais jamais la vision concrète: dans la force originelle de la nature et de l'humanité, dont l'art et la réalité sont des images différentes, et dont l'Antiquité et l'époque moderne sont des efforts différents pour s'imposer dans l'existence.

Il est certain que la réalité n'est en rien moins noble que l'art; elle, qui est la vérité et la nature même, constitue bien plutôt le modèle de l'art, et son essence est justement si grande et si sublime que pour nous en approcher tant soit peu, nous n'avons pas d'autre moyen que d'emprunter, comme le fait l'art, une voie qui nous est à nous-même incompréhensible. Le plus petit objet en elle est pénétré de part en part de cette essence qui est la sienne, et il est absolument faux de penser que l'on rencontre la nature dans son intégralité uniquement dans tous ses objets individuels pris ensemble, et la totalité de la force vitale, seulement dans la somme des moments individuels de son existence. Elles peuvent certes apparaître toutes deux de cette façon, mais il est en soi impossible de penser la nature séparée et divisée spatialement ou la force vitale, divisée et fragmentée temporellement. Tout dans l'univers

est Un, et l'Un est Tout, ou bien il n'y a absolument aucune unité en lui ; la force qui palpite dans la plante n'est pas une simple partie, mais la force entière de la nature, ou bien il s'ouvre un abîme infranchissable entre elle et le reste du monde, et l'harmonie des formes organiques est irrémédiablement détruite ; chaque instant présent renferme en lui-même tous les instants passés et à venir, puisqu'il n'y a rien sur quoi la fugacité du passé puisse se fixer, si ce n'est la perpétuité du vivant.

Mais la réalité n'est pas le réceptacle dans lequel l'essence de la nature peut nous être transmise ; ou plutôt : son essence ne s'y manifeste que dans sa vérité originelle, en laquelle elle nous est inaccessible. Puisqu'en conséquence, nous ne comprenons pas l'existence des objets réels par leur vie intérieure, nous cherchons à l'expliquer par l'influence de forces extérieures, et c'est pourquoi il arrive que nous méconnaissions à la fois leur complétude et leur indépendance, et qu'au lieu de croire que leur forme organique est déterminée par une plénitude intérieure, nous la considérons comme limitée par des frontières extérieures — erreurs que l'art ne connaît pas, parce qu'il nous représente l'essence de la nature non pas en soi, mais d'une manière que nos organes sensoriels peuvent saisir, préparée pour eux de façon harmonieuse.

Il est vrai que notre vie n'a pas été si pauvrement dotée par le destin qu'il ne se trouve aussi en elle, et totalement en dehors du domaine de l'art, quelque chose qui permette d'approcher l'essence de la nature, et ce quelque chose est la passion. Car il ne faut pas mésuser de ce mot en l'appliquant aux affects d'ordre inférieur par lesquels on a coutume d'aimer et de haïr, d'aspirer à quelque chose et d'éprouver de la répulsion ; les âmes profondes et riches connaissent un désir pour lequel le nom d'enthousiasme est trop froid et celui de *Sehnsucht*⁸, trop calme et trop doux, et

8. *Sehnsucht* désigne une aspiration douloureuse et profonde, un désir ardent et nostalgique. Mais comme Humboldt déclare plus loin que ce mot ne peut être compris que par un Allemand, nous avons choisi tantôt de ne pas traduire ce terme et ceux qui lui sont apparentés, tantôt de les traduire, mais d'indiquer le mot allemand entre crochets. Voir aussi « Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci », paragraphe V., ci-dessus, p. 390 [S. M.].

qui laisse pourtant l'homme en parfaite harmonie avec la nature entière, un désir en lequel l'élan intérieur et l'idée sont fondus ensemble d'une manière qui ne peut pas être comprise par une méthode froide et prosaïque, et qui produit par là les plus belles naissances. Dans de telles dispositions d'esprit, l'idée qui se manifeste dans la réalité est effectivement reconnue avec plus de justesse, et l'on peut dire avec vérité que l'amitié et l'amour animés d'un enthousiasme pur et élevé considèrent leur objet avec des regards plus profonds et en quelque sorte plus sacrés que l'art. Mais tel est le destin de la réalité que, placée tantôt trop bas et tantôt trop haut, elle ne permet jamais ce plein et bel équilibre entre la manière de se manifester de l'objet et la capacité de compréhension de l'observateur d'où provient la jouissance enthousiaste et féconde, mais pourtant toujours calme et tranquille, de l'art. Ce n'est donc pas la faute de la nature, mais c'est notre propre faute si elle semble inférieure à l'œuvre d'art, et par conséquent, l'estime pour l'art peut bien être le signe d'une époque qui s'élève, mais l'estime pour la réalité est la marque d'une époque qui est parvenue encore plus haut.

Or ce plein et bel équilibre, nous ne le rencontrons que dans l'art antique, et jamais dans celui des Modernes. Dans la manière de penser et d'agir des Anciens, la force naturelle pure et originelle de l'humanité semble avoir si bien réussi à déchirer toutes les enveloppes qui la recouvraient qu'elle se présente à l'œil dans toute sa clarté et dans toute sa simplicité, aisée à voir dans son ensemble, telle une fleur à demi éclosée. Sans scruter avec peine la voie qu'elle veut choisir, sans s'inquiéter de ce quelle laisse peut-être derrière elle, elle se livre à l'ardeur de son désir [*Sehnen*] illimité qui la porte vers une plénitude de vie incommensurable, et elle exprime cette plénitude dans des milliers d'images aussi heureuses les unes que les autres, alors que les Modernes ne font que chercher, rechercher, combattre et lutter, souvent à la sueur de leur front et au prix de leur sang, connaissent rarement la joie d'une victoire aisée, s'évertuent dans leur existence solitaire d'individus dispersés et manquent toujours du ressort

bienfaisant qui permet à un peuple aux dispositions bien accordées, vivant sur un sol parsemé des monuments de sa gloire et de son art, sous un ciel serein qui lui sourit, de porter chacun de ses citoyens à s'élever.

Les caractéristiques qui, à l'observation, distinguent l'art et la réalité — dans ses manifestations individuelles et limitées — se retrouvent donc précisément dans l'antique et le moderne. Comme l'art, tout ce qui est antique est l'expression toujours plus pure et plus pleine de quelque chose de spirituel, mène à l'unité de l'idée, invite à se plonger toujours plus profondément dans chacune de ses parties et, par un enchantement auquel l'esprit cède librement, prend ce dernier dans ses rets et lui assigne des limites déterminées, qu'il étend à l'infini. Au contraire, ce qui est moderne ne fait, comme la réalité, que suggérer ce qui est spirituel, plus qu'il ne le représente réellement et directement; il ne connaît souvent pas d'autre unité que celle en laquelle le sentiment, à partir de la réalité seule et à son instigation, vient se concentrer, et il n'exerce souvent son effet le meilleur et le plus élevé qu'en conduisant au-dessus de lui-même et hors de ses propres limites; bien plus, même lorsque, pénétré du même esprit que l'antique, il reste proche de ce dernier dans ses effets aussi, il manque pourtant — ainsi que, par une journée nuageuse, un paysage manque de lumière — de cet éclat qui seul, par ses propres rayons lumineux, rassemble tout solidement, et fond tout intimement ensemble.

Car l'être humain peut bien réfléchir, choisir et s'évertuer autant qu'il veut, ce que ses œuvres ont de plus tendre et de plus élevé, ce qui sort de la main de l'artiste à son insu et qui passe dans l'esprit de l'observateur sans que ce dernier puisse l'expliquer, il ne le doit qu'à l'heureuse prédisposition de sa nature et à la disposition favorable du moment; et il peut bien être pourvu d'autant de génie et de puissance d'action que les limites de la nature humaine le permettent, ce qui en lui rayonne le plus est toujours ce qui n'est pas directement lui-même, la force de la lignée qui l'a engendré, le sol qui le porte, la nation

dont la langue résonne autour de lui. L'être humain fait partie de la nature, il n'a pas vocation à mener une existence d'individu isolé ; le mot qui sort de sa bouche est un élément ou un écho des sons de la nature ; l'image qu'il esquisse, le contour du moule dans lequel elle a coulé ses propres créatures ; son vouloir, une impulsion immédiate de la force créatrice qu'elle détient. Son autonomie n'en est pas moins grande ; car dans la totalité de la réalité, la force de la nature est la sienne propre, et dans l'univers des phénomènes, tout, nation, sol, ciel, environnement, monde passé et monde contemporain, reste pour lui fermé, muet et mort s'il ne sait pas l'ouvrir, le percevoir, le faire vivre par sa propre force intérieure. C'est pourquoi la marque la plus sûre du génie, dans toute extériorisation de force, et surtout dans la plus compliquée, la vie, est de faire partout ressortir, par l'admiration ou le mépris, par l'amour ou la haine, ce qui enthousiasme, incite à l'action, met en mouvement, et, lorsque la réalité n'offre pas le nécessaire, de faire revivre autour de soi un monde neuf, plus beau, venu du passé — moyens auxiliaires auxquels les Modernes se sentent souvent contraints de recourir, alors que les Anciens trouvaient tout ce dont ils avaient besoin dans leur environnement immédiat, et que celui-ci correspondait parfaitement à leur désir le plus profond.

Ainsi, il est vrai qu'un artiste moderne — pour évoquer tout de suite le domaine où la difficulté est la plus grande — pourrait entrer en compétition avec l'Antiquité, rivaliser d'excellence avec les œuvres antiques. Le génie peut encore voir le jour, aujourd'hui comme alors, l'étude a parcouru depuis maint chemin ardu, et l'art, enrichi par cette épreuve et par l'expérience, a fait de nombreux progrès. Mais ce qui ne pourra jamais être atteint, ce qui sépare l'antique du moderne par un abîme infranchissable, c'est le souffle de l'Antiquité, qui revêt d'un charme inimitable le fragment le plus insignifiant comme le chef-d'œuvre le plus parfait. Il n'est pas du ressort de l'artiste individuel, de l'étude, ni même de l'art lui-même ; il est le reflet, la fine fleur de la nation et de l'époque, et puisque ces dernières

ne reviendront jamais, il est aussi irrémédiablement perdu avec elles. Car le vivant a ce mélancolique, mais noble privilège qu'il ne se réengendre jamais de la même façon, et que ce qui en lui appartient au passé reste aussi éternellement du passé.

Certes, que l'œuvre dise plus que l'objet qu'elle représente directement est un point commun à tout ce qui possède un certain degré de spécificité. Mais il y a ici deux facteurs qui distinguent l'Antiquité: premièrement, entre la disposition momentanée et le caractère de l'artiste, et entre ce dernier et son environnement, son époque et sa nation, il règne une concordance merveilleuse et enchanteuse; et deuxièmement, tous ces éléments sont à leur tour tellement unis avec l'idée à exprimer que dans l'œuvre, ils n'entrent pas, en tant que personnalité, en opposition avec l'idée, mais s'unissent à cette dernière pour produire un effet plus élevé, et rendent l'œuvre plus objective par leur force subjective. Ni l'un ni l'autre ne pourraient avoir lieu si l'humanité dont l'Antiquité fait entendre la voix n'était pas l'empreinte plus pure, moins mélangée, ou du moins plus aisément reconnaissable des idées auxquelles toute âme authentiquement humaine aspire [*sich sehnt*], ou si ces idées ne la pénétraient pas d'une flamme plus vive qu'il est légitime de le supposer d'ordinaire. Ce souffle de l'Antiquité est donc le souffle d'une humanité lumineuse en laquelle rayonne la divinité — car qu'est-ce qui est divin, sinon l'idée? — et c'est une telle humanité qui, dans les œuvres d'art, la poésie, les constitutions politiques, les batailles, les sacrifices et les fêtes des Anciens, porte un témoignage vivant et sonore à l'encontre de notre hébétude et de notre mesquinerie, mais aussi, dans le même temps, en faveur de ce que les êtres humains peuvent être et vers quoi nous pouvons, en suivant une voie différente, faire tendre nos efforts. Car il serait malheureux que la supériorité de l'Antiquité se fit connaître seulement dans des créatures de marbre, et non, avec la même aptitude à susciter élévation et enthousiasme, dans les mœurs, les mentalités et les actes.

Donc, encore une fois: rien de moderne n'est comparable à quoi que ce soit d'antique;

qu'avec les dieux
ne se mesure
aucun être humain⁹ ;

et l'Antiquité ne se distingue pas par une simple particularité, mais par une supériorité à valeur générale que l'on ne peut que reconnaître ; ce fut là un phénomène unique mais heureux dans l'histoire de la culture humaine : que les siècles qui ne devaient mûrir que péniblement fussent précédés par une lignée jaillie du sol sans peine et comme dans sa plus belle floraison. Comment cela se comprend nécessairement, c'est ce que les développements précédents ont déjà indiqué, mais cette manière de voir, surtout dans ses applications particulières, ne pourra être justifiée dans sa totalité qu'en achevant le présent ouvrage. Énonçons toutefois ici et pour le moment, même sans de plus amples explications, un principe qui, une fois admis comme vrai, a une valeur de preuve non négligeable. La pierre de touche des nations modernes est leur sens de l'Antiquité, et plus elle estime les Grecs et les Romains à égalité, voire dans un rapport inversé, plus elles manquent aussi leur but propre, celui qui leur a été assigné en particulier. Car dans la mesure où « antique » signifie « idéal », les Romains n'y ont part que pour autant qu'il est impossible de les dissocier des Grecs.

Rien ne nous détournerait plus de notre but que de commencer un travail historique en partant d'une conception qui provienne davantage d'un enthousiasme peut-être pardonnable, mais toujours mal compris, que d'une calme observation. Cette remarque ne pouvait pas être omise ici, car c'est précisément ici, plus que partout ailleurs, qu'il nous faut craindre l'objection selon laquelle ce qui vient d'être dit des Grecs serait exagéré et partial.

Et cela serait assurément vrai si notre opinion tendait à faire effectivement passer les Anciens pour une lignée d'êtres humains plus élevée, plus noble que nous, ainsi que certains,

9. Vers tirés du poème de Goethe « Grenzen der Menschheit », v. 11-13 : « Denn mit Göttern/Soll sich nicht messen/Irgendein Mensch » [S. M.].

plus appliqués à expliquer l'histoire universelle qu'à l'étudier, ont trouvé nécessaire de le supposer des premiers habitants de notre globe terrestre. Ce ne sont pas les Anciens eux-mêmes qui étaient pour ainsi dire des êtres supraterrrestres, c'est seulement leur époque qui était si heureuse qu'elle exprimait pleinement et précisément chacune des belles particularités qu'ils possédaient; s'ils se dressent devant nous comme des modèles inégalés, ce n'est pas parce qu'ils nous montrent ce que l'humanité peut devenir en soi, isolément et de manière dispersée, et peu à peu, et du point de vue de la pensée, mais uniquement en ce qu'ils nous font voir la manière dont elle peut se manifester comme un phénomène vivant et individuel.

Car s'il nous faut résumer brièvement la supériorité spécifique qui, selon nous, distingue les Grecs de toutes les autres nations, voici: *ils semblaient animés, comme par un puissant élan intérieur, par le besoin impérieux de représenter, en tant que nation, la vie la plus élevée, et ils ont conçu cette tâche de telle manière qu'ils se sont maintenus sur l'étroite ligne de partage au-dessous de laquelle sa réalisation aurait été moins réussie, et au-dessus de laquelle elle aurait été moins possible.* Outre la vitalité sensible de toutes les forces et de tous les désirs, outre la belle tendance à toujours marier le terrestre avec le divin, leur caractère avait donc aussi, dans sa forme, ceci de particulier qu'il n'y avait rien en lui qui ne s'exprimât avec pureté et bonheur, et que tout ce qui se représentait extérieurement en lui décrivait les contours de son contenu intérieur avec précision et clarté.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière proposition. Puisque leur caractère distinctif se trouve davantage encore dans la représentation de ce qu'ils étaient que dans cela même qu'ils étaient, ou du moins qu'il ne se trouve dans ce qu'ils étaient qu'en vertu de sa représentation, les Grecs méritent tout simplement le nom d'idéal, parce que le concept d'idéal implique lui aussi nécessairement que l'idée se subordonne à sa possibilité de se manifester dans l'univers des phénomènes; et c'est justement pourquoi le trait prédominant de leur esprit, celui que

l'on choisirait même toujours s'il fallait n'en citer qu'un, c'est l'estime et la joie éprouvées devant la justesse des proportions et l'équilibre, le fait de ne vouloir accepter même ce qui est le plus noble et le plus sublime que là où il s'accorde avec un ensemble. La disproportion entre l'existence intérieure et l'existence extérieure, qui met si souvent les Modernes à la torture, tout en devenant pour eux la source de sentiments bouleversants ou exaltants, était tout simplement étrangère aux Grecs ; ils ne connaissaient pas les errances des pensées et des sentiments pour lesquelles aucune expression n'est assez forte, et ce qui n'entraîne pas naturellement et de son plein gré dans le double royaume de la nature et de la poésie n'avait pas sa place dans leur horizon pur et ensoleillé. La Némésis était une divinité authentiquement grecque, et bien que son concept originel soit commun à tous les temps et à toutes les nations, il ne fut nulle part élaboré avec autant de délicatesse, de diversité et de poésie que dans l'Hellade. Mais chez les Grecs, cette aversion pour ce qui est disproportionné ne provenait pas à proprement parler de la répulsion — qui n'est souvent qu'un signe de faiblesse et d'amollissement — pour ce qui excelle outre-mesure ou s'éloigne de la nature ordinaire, mais elle émanait directement du besoin de tendre partout vers la vie la plus élevée, besoin qui découle uniquement de l'harmonie qui n'exclut rien et du sentiment profond de la nature, qui est organisme de part en part. C'est ainsi que les deux éléments du bon goût réel se soutenaient l'un l'autre, tandis que le goût reste toujours unilatéral et corruptible quand la surabondance et la force, prises absolument et en elles-mêmes, le repoussent ou l'attirent.

Un individu est une idée représentée dans la réalité ; la force vitale physique, une aspiration à chaque instant renouvelée à imposer dans la réalité l'idée de l'organisme, et la force vitale morale, cette même aspiration appliquée à l'idée du caractère spirituel particulier. Par conséquent, dans la mesure où la vie est une création continue et où le caractère apparaît comme son résultat, on peut et on doit même considérer la vie comme un

art et le caractère comme une œuvre d'art. Dès lors, tout comme il appartient au génie artistique de saisir et d'accroître (puisque le beau ne peut jamais être produit par la négligence de quelque exigence que ce soit) les doubles conditions de l'idée et du phénomène, auxquelles toute œuvre d'art est soumise à la fois, de manière si harmonieuse que les unes semblent n'être créées que pour les autres; tout comme ce même génie découvre le point indivisible où, au terme d'une puissante lutte, l'invisible se marie au visible pour donner naissance à la représentation; de même, le génie le fait aussi dans la vie, et surtout le génie suprême, celui de tout un peuple qui agit de concert avec vitalité.

Ainsi, ce par quoi les Grecs nous ont devancés, que ce soit par leur mérite ou par hasard, et ce en quoi nous n'avons jamais le droit ne serait-ce que d'entreprendre de rivaliser avec eux, c'est ce sens en quelque sorte inné de la révélation la plus lumineuse, la plus précise et la plus riche du summum de la vie humaine qui pouvait se manifester dans leur caractère individuel et national.

Mais cette trouvaille suprême, ils la devaient à la prédisposition de leur nature à la simplicité; le fait d'avoir réussi dans le plus difficile de tous les arts — la vie — ce qui même dans les arts inférieurs est l'œuvre exclusive du génie, ils le devaient uniquement à l'élan intérieur naturel auquel ils s'abandonnaient librement et sans retenue.

Toute individualité repose sur, ou plutôt s'exprime dans un élan intérieur et ne fait qu'un avec celui qui lui est spécifique. Des classes de la vie les plus basses aux plus élevées, c'est moins à sa manière d'être qu'à son aspiration, qui seule relie en une unité tous ses états passés, présents et à venir, que nous reconnaissons une créature, quelle qu'elle soit, dans sa totalité et dans le concept de sa nature. De même que la vie ne peut être pensée ni comme statique, ni comme mue par une cause extérieure, de même l'univers entier n'existe que par l'élan intérieur, de même il ne vit et n'est que dans la mesure où il lutte pour vivre et pour être, et l'être humain serait tout simplement souverain et maître de son existence et de sa perpétuation s'il était capable

d'anéantir son élan vital par un commandement impérieux de sa volonté. L'élan intérieur est naturellement lui-même déterminé, et il détermine à son tour la forme de la vie. Toutes les différences qui se trouvent dans le vivant, entre les plantes et les animaux, entre les diverses espèces animales, et, parmi les hommes, entre nations et individus, reposent donc uniquement sur la diversité de l'élan vital et sur la possibilité qu'il a de s'élaborer par la résistance qu'il trouve.

Or chez les Grecs, cet élan intérieur les portait justement à être purement et pleinement des êtres humains, et à jouir de l'existence humaine dans la sérénité et dans la joie. De même que l'être humain n'est capable de s'élever jusqu'au ciel que parce qu'il est solidement enraciné dans la terre, de même il n'y a en lui à proprement parler aucune qualité, aussi sublime fût-elle, qui ne soit autre chose que le fruit d'un instinct naturel ennobli par l'imprégnation d'idées divines. Or le Grec, même rustre et totalement inculte, avait indéniablement deux qualités qui, aussi dangereuses qu'elles puissent être à de nombreux égards, favorisèrent cependant sans conteste l'évolution de l'humanité : l'amour de l'indépendance et la crainte de cette gravité tantôt sombre, tantôt sèche et ennuyeuse qui accompagne plus souvent l'affairement que la jouissance de la vie. Certes, l'amour de l'indépendance donna plus tard le jour à la liberté civique la plus noble, mais en lui-même, il était davantage une répulsion à l'égard de toute contrainte en général qu'une profonde aversion de l'âme à l'endroit exclusif de la contrainte injuste. Il s'opposait donc aussi, et ne le faisait que trop souvent, à l'obligation de la loi qu'on se donne à soi-même, et conduisit davantage au choix arbitraire d'un mode de vie et d'un genre d'occupation complaisants qu'il ne devint ce qui, comme le montre l'exemple des Romains, isole et forme de manière unilatérale — une passion politique. Mais il supprima la contrainte des castes, de la prêtrise et des mœurs, qui étouffait l'esprit de tant de nations anciennes, il nivela les inégalités entre les classes sociales jusqu'à les supprimer totalement, et il mit chaque citoyen en contact avec tous les autres de la manière la

plus diverse et la plus générale. La seconde des deux caractéristiques mentionnées reposait principalement sur une disposition presque constante de l'âme à la bonne humeur — ce qui, même à l'état brut, est une particularité exclusive des âmes bien faites — et sur le don heureux d'une sensibilité incroyablement labile qui, au moindre contact de quelque objet de la nature, fait résonner immédiatement toutes les cordes de l'âme, et les fait murmurer encore longtemps en de libres fantaisies. Les Grecs n'avaient pas besoin de divertissements aussi sauvages et aussi bouleversants que les Romains plus portés sur les choses matérielles, et bien qu'ils eussent aussi, et même dès une époque reculée, des luttes de gladiateurs et des combats de taureaux, ceux-ci n'acquirent jamais de réelle importance. Le Grec prenait plaisir aux bavardages, aux contes et aux histoires, et même aux discours philosophiques; il n'avait pas besoin de jeux osques, d'atellanes ni de farces, et s'il n'aimait pas la sèche gravité des affaires de la vie, du commerce, de l'agriculture, des cours de justice siégeant sur le mode fatigant dont les Romains exerçaient le droit, il ne craignait nullement celle, plus profonde, de la science et de l'art. Enfin, doué d'une vive sensibilité pour tout, il était loin de porter un jugement unilatéral et prévenu sur les choses, et déjà chez Homère, Pâris rappelle à Hector d'une manière très belle qu'il ne faut mépriser les présents d'aucun ni d'aucune des habitants du ciel¹⁰. Pour connaître les qualités les plus nobles d'une nation, il est parfois utile de les voir défigurées dans leur avilissement. Or comment les Romains nous décrivent-ils, non pas, espérons-le, tous les Grecs, dont ceux qui étaient encore dignes de leurs ancêtres se seront sans doute, comme le fait encore aujourd'hui tout vaincu qui se respecte, tenus cachés dans leurs murs dévastés par ces destructeurs maîtres du monde, mais ceux qui, comme une nouvelle espèce plus distinguée et — puisqu'ils se vendaient chaque jour à nouveau — plus méprisable d'esclaves, se bornaient à déambuler dans les maisons des riches? Comme des vantards oisifs, curieux, bavards, agités et toujours changeants. Mais même dans ces

10. *Illiade* III, 64 sq [S. M.]

défauts méprisés à juste titre, on peut encore discerner une étincelle de l'esprit antique, une certaine liberté à l'égard des nécessités de la vie, un certain attachement pour ce qui ne flatte pas les sens comme quelque chose de corporel, mais uniquement l'imagination et l'esprit comme une sorte de souffle et de parfum, quelque chose qui, même s'il ne donne pas d'ailes célestes à l'âme, jette pourtant à bas la charge du corps, à laquelle Platon, à la plus belle époque de la Grèce, consacre des plaintes si fréquentes et si éloquentes. L'oisiveté peut redevenir ce noble loisir qui, chez nous encore, donne son nom au travail le plus digne de respect; la curiosité et le goût du bavardage peuvent se tourner de nouveau vers l'esprit de recherche, l'éloquence et la poésie; et l'instabilité, se muer de nouveau en belle compréhension de tout ce qui, aussi divers soit-il, est grand et admirable dans l'être humain et dans la nature. Même aux plus belles époques de la Grèce, le désir de gloire et l'amour de la sociabilité étaient si apparentés l'un à l'autre qu'au lieu de partir errer dans des excès et de chercher sa satisfaction au loin, le premier se limitait aux objets qui concernaient directement le cercle des citoyens et de la communauté du peuple, et y récoltait aussi immédiatement le fruit de ses travaux. C'est principalement pour cette raison que la victoire aux Grands Jeux était à ce point préférée à tout autre sujet de gloire. Car cette victoire était remportée en présence de toute la Grèce, le nom de l'athlète et de sa cité résonnait bien fort aux oreilles des amis et des envieux, et de retour dans sa patrie, le vainqueur portait éternellement l'aura de cette glorification. Ce goût de la sociabilité, auquel le loisir et l'éloignement des affaires donnaient une beauté particulière, conférait aussi un caractère propre à l'amour de la patrie, et, puisque tous les Grecs se connaissaient une seule patrie commune, à l'amour du sol grec et du ciel grec. Les dieux de la patrie descendaient jusque parmi les habitants de la campagne et à l'inverse des êtres humains si instables, ils ne quittaient pas leur lieu d'habitation une fois celui-ci établi, ni les héros autochtones, leurs tombeaux. Un banni n'était donc pas seulement séparé des champs inertes de sa patrie et des souvenirs de son enfance et de

sa jeunesse, il l'était aussi des joies les plus charmantes de sa vie, des sentiments les plus élevés de son âme. C'est pourquoi le bannissement, que les institutions politiques de la Grèce rendaient si fréquent, est chez les Grecs l'une des sources les plus riches d'émotions intéressantes, et en les décrivant par ces mots <.....>¹¹, Pindare n'exprime rien d'autre que la conception la plus élevée que tout Grec se fait du bonheur. Si j'ai mentionné ces quelques traits, c'est uniquement pour prévenir l'objection selon laquelle ce que j'ai dit précédemment du caractère grec serait peut-être excessif et un peu trop sublime, pour montrer qu'il possédait des prédispositions originelles qui même dans son avilissement, n'étaient pas encore totalement effacées, et qui, à supposer qu'elles connussent un heureux développement, pouvaient atteindre la plus grande élévation et la plus grande beauté. Mais l'homme connaît rarement la divinité de sa nature pure et non corrompue, et quand il la voit, il se méfie d'elle comme d'un personnage étrange ou d'une illusion trompeuse. Mais les Grecs étaient en outre si heureusement formés en eux-mêmes et tellement favorisés par les bienfaits du destin que l'élan intérieur évoqué précédemment, ne s'écartant guère ou jamais de son but, savait aussi se rendre totalement dominant. Ce qui semblait ne pouvoir être que l'œuvre du génie était donc plutôt l'œuvre de la nature, de même qu'en général, dans l'être humain, ce qui est formé avec le plus de raffinement est toujours en connexion directe avec ce qui est originel, qui ne se trouve ainsi que placé en quelque sorte dans une autre clarté de la conscience, et de même que dans la vie sociale, les individus les plus nobles et les plus délicats ne sont en contact direct qu'avec les classes du peuple les plus basses, qui vivent encore dans la sobriété de la nature, et que seuls ceux qui évoluent dans un entre-deux funeste, tantôt dénués de forme propre, tantôt déformés, sont aussi étrangers à la nature authentique qu'au vrai raffinement.

11. La citation manque. Selon Leitzmann, il s'agirait d'une référence à la quatrième *Pythique*, v. 510 sq., que Humboldt traduisit (voir HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann et al., 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936, ici Vol. VIII, p. 58 sq. et Vol. III, p. 202) [S. M.].

Malgré tout cela, il est difficile de confondre l'élan intérieur dont il est question ici avec une contrainte naturelle instinctive ou avec des appétits inférieurs, et de méconnaître qu'il importerait seulement ici de montrer que, puisque la substance céleste et la substance terrestre sont conjointes dans l'être humain, il n'est pas juste de les dissocier l'une de l'autre unilatéralement. Rien qui soit digne de l'être humain ne peut émerger en lui sans liberté, c'est-à-dire sans actes qui relèvent uniquement de la personnalité, et ce sur quoi repose toute son individualité, c'est-à-dire sa personnalité même, le peut donc d'autant moins. Mais d'un autre côté, le principe vital, lui non plus, ne peut pas être autrement qu'en action et — de même que ce qui légifère et domine en nous correspond à l'idée — en correspondance avec la sensibilité, qui donne la première impulsion à toute action; en outre, il ne peut pas être institué par une détermination pour ainsi dire arbitraire de la volonté, puisqu'il précède bien plutôt tout vouloir explicite.

Une fois que l'on est sûr de ne pas confondre l'élan intérieur fondamental de l'individualité (qui, étant quelque chose d'infini, ne peut jamais se manifester purement et totalement dans l'univers des phénomènes) avec celui que l'on nomme dispositions naturelles, ou originelles, d'un caractère, ce qui vient d'être dit signifie seulement en d'autres termes que cet élan fondamental, ce principe vital de l'individualité, doit posséder à la fois liberté et nécessité, et ce de telle manière que celles-ci, avec des différences de degré et de nature, se favorisent et se déterminent réciproquement, c'est-à-dire qu'il doit forcément se situer dans le domaine où la liberté et la nécessité se fondent en une troisième idée plus élevée. Et ce qu'il produit — l'organisme dans le monde physique, l'œuvre d'art dans le monde esthétique, l'individualité spirituelle dans le monde moral — est toujours quelque chose de vraiment infini: quelque chose d'où non seulement la liberté irradie malgré la cohésion nécessaire de toutes les parties, mais où cette nécessité même n'est concevable qu'en vertu de la liberté.

Ce qui est appelé ici élan intérieur se nomme peut-être plus justement idée agissant par elle-même. Mais j'ai évité cette expression, certes par ailleurs équivalente, parce qu'elle peut induire en erreur en faisant croire que l'idée est là toute prête et ne fait ensuite que s'exécuter elle-même peu à peu, alors que, j'en suis convaincu, l'action des forces fondamentales de la nature, résultante et norme de toutes les idées, consiste en une activité qui ne se détermine qu'en produisant elle-même ses effets. Le concept d'élan intérieur (toujours conçu comme libre et législateur) est sans doute aussi plus utile pour un travail historique que celui d'idée agissant par elle-même, puisque l'histoire, à l'inverse de la philosophie, ne part pas de la loi naturelle, mais progresse vers elle, en s'appuyant sur une masse de phénomènes collectés avec attention, et que cet élan intérieur originel se manifeste après, comme l'exemple des Grecs le montrera dans la suite de cet ouvrage, dans une multitude de tendances et d'aspirations inférieures, tantôt comme en de brillants reflets, tantôt comme en des ombres à moitié informes.

Cet élan intérieur irrésistible qui tire pourtant sa source de la partie de l'âme où seule règne la loi qu'on se donne à soi-même, l'Allemand le désigne par un < mot > qu'aucune autre nation < ne peut comprendre > (car sa langue se meut avec une aisance toute particulière dans le domaine qui, pour être arpenté dans sa totalité, requiert l'aide de la sensibilité) : *Sehnsucht*¹²; et l'être humain n'a donc de caractère déterminé que dans la mesure où il connaît une *Sehnsucht* déterminée. Tout être humain est animé d'une telle *Sehnsucht*, mais peu sont assez heureux pour la manifester dans sa pureté et sa détermination sans se disperser dans des affects contradictoires, pour aller à la rencontre des formes originelles de l'humanité par une voie authentiquement idéale, et il est extrêmement rare d'avoir le bonheur que, cette double condition étant remplie, les circonstances extérieures soient aussi suffisamment favorables pour permettre à cette *Sehnsucht* d'acquiescer, par la satisfaction, une force nouvelle.

12. Voir la note 8 [S. M.].

Il n'est rien dont l'idéalité d'un caractère dépende autant que la profondeur et la nature de la *Sehnsucht* qui l'enthousiasme. Car l'expression de ce qui est idéal ajoute à la moralité quelque chose d'autre encore, non pas de plus élevé (car elle reste toujours ce qu'il y a de plus élevé), mais de plus englobant, puisqu'un caractère idéal ne se soumet pas simplement à une seule idée, comme le caractère purement moral se soumet à l'idée de devoir, mais adapte en quelque sorte sa forme à toutes les idées, à la totalité du monde invisible; puisque, tout comme l'artiste le fait d'une œuvre d'art, il aspire à produire une mentalité qui, de même que l'œuvre d'art le fait de la beauté, représente l'humanité (dans sa noblesse et sa dignité) dans un cas individuel; et puisque, enfin, il est créateur dans la vraie acception du terme, en ce qu'il transforme l'idée de l'humanité la plus élevée, qui n'est sinon qu'une vague idée de la pensée, en une réalité factuelle de la nature. Pour cela, la rectification de la pensée et l'entraînement de la volonté ne suffisent pas; l'âme doit être rendue capable de ce qui est hors de portée de tout concept et de toute sensibilité, et qui, quand l'imagination semble le former librement, est puisé par elle dans les profondeurs de la nature; en d'autres termes, l'idée, qui constitue l'âme et la vie de la nature, et d'où provient toute signification et toute forme existant en celle-ci, doit se manifester à l'âme et éveiller l'amour dont cette *Sehnsucht* élevée et divine est le fruit direct et naturel.

« *Sehnsucht* » paraîtra peut-être à plus d'un lecteur une expression frivole employée par une époque excessivement douillette, qui a préféré l'utiliser à la place de celle, plus directement orientée vers la vie et l'action, de *Streben* [aspiration]. Mais *Sehnsucht* et *Streben*, même en donnant un sens aussi sublime à l'un qu'à l'autre, ne sont pas tout à fait synonymes: alors que le mot de *Sehnsucht* exprime en même temps l'inaccessibilité de ce qui est désiré et l'inconcevabilité de son origine, le *Streben* s'achemine plutôt d'un concept clairement pensé vers un but déterminé; l'aspiration appelée *Streben* peut être affaiblie et mise en échec par les difficultés et les obstacles, tandis que devant le

désir ardent nommé *Sehnsucht*, comme par un enchantement qui lui serait intrinsèque, toutes les entraves, brisées, tombent à terre. L'artiste inventif désire ardemment [*sehnt sich*] atteindre la beauté, que son imagination se représente vaguement sous une forme qui n'est pas encore fixée ; ce n'est qu'après avoir précisé sa pensée qu'il aspire [*strebt*] à ne pas s'en éloigner en la réalisant. Le Romain avait une aspiration zélée, grave, pleine de force, qui engendrait une activité cohérente et des résultats assurés, progressant par étapes. Le Grec était mû par l'enthousiasme de sa *Sehnsucht*, ce qu'il faisait ici-bas intentionnellement était souvent dispersé et morcelé, mais à côté de cela et sans qu'il l'eût cherché, sa *Sehnsucht* faisait éclore des fleurs célestes et enchanteresses. Quelle relation la *Sehnsucht* entretient avec le monde d'ici-bas, comment elle confère à toutes les entreprises majeures, que celles-ci soient orientées vers la liberté et la gloire de la patrie ou vers le bien de l'humanité en général, une noblesse encore plus grande en dirigeant surtout notre regard sur les idées qui devront être imprimées de cette façon à la réalité, et même, comment il se fait qu'aucun être humain ne mérite d'être qualifié de grand, fût-il le meilleur bienfaiteur de l'humanité, s'il n'est pas touché par le souffle d'une telle *Sehnsucht*, tous ces points devraient être traités ailleurs en détail, s'ils n'étaient pas clairs par eux-mêmes.

Si l'on transpose ces idées à l'observation attentive de la vie, on s'aperçoit rapidement, surtout lorsqu'on s'observe soi-même, qu'il existe trois sortes d'éducation : celle qui éclaire l'entendement, celle qui fortifie la volonté et celle qui porte vers ce qui n'a jamais été exprimé et restera éternellement inexprimable, comme la beauté du corps et de l'esprit, la vérité dans ses fondements ultimes et la liberté, par lesquelles dans la nature inanimée, la forme triomphe de la masse, et dans la nature animée, la pensée libre vainc la puissance aveugle. Le meilleur nom à donner à la troisième serait peut-être celui d'éducation de l'âme à la religion, si cette expression n'était pas à la fois si noble et si galvaudée qu'on a toujours à craindre tantôt de la profaner elle-même par ce qu'il y a de plus sublime, tantôt de profaner par elle

(en la dépréciant) les pensées plus élevées. Les deux premières sortes d'éducation peuvent être l'œuvre de l'enseignement et de l'exemple ; mais la dernière relève seulement de l'âme elle-même et de l'expérience de la vie, et spécialement de l'heureux penchant à laisser le monde agir sur soi, et à retravailler, dans un isolement que l'on s'est créé soi-même, l'effet produit par cette action ; et ici se révèle ce qu'une âme correctement disposée, forte et douce à la fois, peut faire des divers mouvements intérieurs qui, comme le désir, l'amour, l'admiration, l'adoration, la joie, la douleur, et tous ceux que l'on peut encore nommer, tantôt visitent amicalement le cœur, tantôt l'assaillent avec véhémence. Car ils sont, avec tous les autres affects, les véritables moyens d'éveiller cette *Sehnsucht* noble et élevée, de même que cette dernière, à son tour, qui les épure en les fortifiant, peut être considérée comme leur purification ; et chez ceux dont ils ont remué le cœur le plus fréquemment et le plus puissamment (ce à quoi les femmes sont généralement mieux disposées par l'accord intérieur de leur âme et par leur situation que les hommes), elle devient en mûrissant l'atout le plus noble et le plus bienfaisant.

Par conséquent, de la même façon que tout digne caractère, quel qu'il soit, requiert force et énergie de la volonté, un caractère idéal requiert encore en particulier que l'élan intérieur qui habite tout être humain devienne une *Sehnsucht* si déterminée et si dominante qu'elle donne à l'individu une forme qui lui soit particulière et qui élargisse plus ou moins l'extension du concept d'humanité. De même que la vie en général doit être considérée comme une lutte partiellement victorieuse du spirituel contre le corporel, la formation de l'individualité par la domination de l'élan intérieur fondamental qui la dirige est le point culminant de la victoire acquise. Par là-même, elle est le but ultime de l'univers ; que l'on détourne son regard d'elle, et tout effort, aussi noble qu'il paraisse encore, est bas, mécanique et terrestre ; et l'étude, la connaissance et la mesure de l'univers, la pénétration des profondeurs de la vérité, l'envol qui fait atteindre des sentiments élevés ne sont qu'un vain étalage de forces gaspillées en

jouant, s'ils ne finissent pas par se manifester avec vitalité dans l'homme pensant, parlant, agissant, si l'effet qu'ils produisent en lui ne se lit pas dans l'éclat de son regard, si ses paroles et ses gestes n'en portent pas témoignage.

Chacun est indiscutablement habité à la fois par ce type d'élan intérieur déterminé qui concerne son caractère et par un élan intérieur déterminé qui a trait à son organisation physique, mais la différence entre les deux est seulement la suivante : alors que le second (un petit nombre de cas mis à part) atteint toujours sa fin, il est extrêmement rare que le premier y parvienne à un tel degré que la matière, totalement vaincue, adopte fidèlement et purement sa forme. Bien plus, il est même impensable en bonne logique que, même si l'on voulait adhérer à l'opinion selon laquelle il y aurait eu, à une époque donnée de la création, un flot chaotique de formations diverses, les contours des formes et les organes de la vie ayant commencé par osciller longtemps d'un côté et de l'autre avant de se retirer à l'intérieur des limites désormais déterminées et des sexes bien définis l'un par rapport à l'autre, il est impensable, dis-je, que les diverses formations morales connaissent aujourd'hui une semblable époque, bien que les caractères à proprement parler idéaux aient par ailleurs, il est vrai, le privilège de devenir à eux seuls des espèces. Bien au contraire, ils ne seront que très peu nombreux à toutes les époques, surtout ceux qui se sont produits de manière significative dans la vie active, comme l'ont fait Aristide, Socrate, Épaminondas, Philopœmen et d'autres parmi les Grecs, Scipion et Caton chez les Romains, Luther et Frédéric Le Grand dans l'histoire moderne ; dans beaucoup de cas, comme chez tant de poètes et de sages, la forme, passant plus dans la mentalité que dans l'action, ne se reflétera que dans leurs œuvres, et la plupart ne montreront que des traits individuels, rendus saillants par leur élaboration, des éléments d'idéalité, mais pas eux-mêmes, et il n'en ira pas mieux de nations entières.

Mais les nations font partie des grands produits des forces de la nature en lesquels l'action de ces forces reste d'autant plus

semblable à elle-même et la similitude des effets produits est d'autant plus frappante que la volonté de l'individu se perd dans la masse. De même que la nature accumule des récifs coralliens près de certains littoraux et fait pousser des familles de plantes dans certaines régions de la terre, elle dissémine les lignées et les ethnies, et bien que celles-ci ne tardent pas à traverser les collines et les fleuves, et même, finalement, les montagnes et les mers qui les séparent, c'est pourtant toujours elle qui continue à exercer son action dans deux choses puissantes, la procréation et la langue : dans la première, ses forces obscures et mystérieuses entrent intégralement en jeu, et la seconde relève également de la nature par les premiers éléments qui lui donnent couleur et expressivité — le son, la durée et la liaison originellement non arbitraire du corporel et du spirituel. Même s'il est de ce fait plus difficile de trouver un caractère national idéal, et même si pour être juste, cette supériorité ne peut être concédée qu'aux seuls Grecs, il faut pourtant reconnaître que pour se former en proposant à son âme un caractère idéal, pour s'enthousiasmer à créer soi-même ce caractère en tenant compte d'aspects ou d'efforts particulier, il n'est pas un seul de ceux-ci dont l'observation soit inutile ou superflue.

La nature et l'idée (s'il est permis d'appliquer ce mot, pris absolument, au type d'univers qui, doué d'une force agissant par elle-même, se révèle et se forme peu à peu avec vitalité) sont une seule et même chose. La nature est l'idée en tant que puissance opérante ; l'idée est la nature en tant que pensée réfléchie. Dans l'être humain individuel, on ne les rencontre toutes deux que séparément, l'idée en tant que pensée, la nature en tant que désir, et elles ne peuvent y être reliées qu'imparfaitement, par un effort de la volonté que chacun peut faire à tout moment, ou par le bonheur du génie. Toute forme idéale se révèle donc plus facilement là où, comme dans le caractère de nations entières, la part de la nature est plus dominante.

Avant qu'un caractère idéal apparaisse, personne ne peut deviner son existence, c'est une création pure et nouvelle, il

n'est pas composé d'éléments déjà connus, mais ceux-ci ont été transformés, fondus en une forme nouvelle par une force éternellement jeune, éternellement nouvelle, inépuisable. Qui aurait eu, pour nous en tenir d'abord aux caractères poétiques, l'idée d'un Œdipe avant Sophocle, celle d'un Othello avant Shakespeare ? Qui aurait seulement considéré comme possible un peuple tel que l'histoire nous montre les Grecs ? Mais c'est le cas de tous les individus ; l'idée de chacun d'entre eux n'est possible que dans la mesure où elle se manifeste comme un phénomène réel. Nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer ici combien, quand on considère l'individualité simplement comme une concrétion de matière autour de certains points de formation, comme la détermination d'une force en un moment précis auquel elle en relie désormais des milliers et des milliers d'autres et en un lieu précis à partir duquel elle arpente l'univers et se l'approprie, comme une infinité qui ne se répète ni ne s'épuise jamais, comme une unité qui parcourt toujours la même carrière, de la même origine au même but, dans la plus merveilleuse diversité, combien, dis-je, quand on considère l'individualité de cette façon, son observation présente un attrait qui ne dépend nullement de la valeur ou de l'absence de valeur des individus.

Mais si l'individualité doit être idéale, il faut qu'elle surprenne par quelque chose de plus que la simple nouveauté, il faut qu'elle révèle une idée générale pleine de grandeur et de dignité de telle sorte que, concevable uniquement par sa forme, elle semble n'être créée que par elle. Un caractère idéal doit avoir assez de ressort pour se transférer lui-même et celui qui l'observe du domaine étroit de la réalité dans le vaste empire de la pensée ; il doit ne voir la gravité de la vie que dans la gravité des idées qu'elle éveille, préserver ses terreurs et ses douleurs en les rendant sublimes, élargir ses joies et ses jouissances aux dimensions de la grâce et de la sérénité intellectuelle, apparaître dans toutes les luttes et dans tous les dangers de la vie comme un combattant destiné à faire remporter à ce qui est grand, noble et impérissable dans l'humanité la victoire sur ce qui est bas, limité

et périssable. C'est pourquoi la liberté dans toute acception assez noble du terme est sa condition indispensable, l'amour profond de la sagesse et de l'art, sa compagne fidèle, la douceur et la grâce, ses caractéristiques infaillibles.

Dans ce qui précède, nous avons fait mention d'Épaminondas comme d'un caractère idéal, et de fait, quand on quitte l'époque des héros où fable et histoire se mêlent, je ne sais pas si l'Antiquité entière en présente un plus parfait et plus poétique. La gloire noblement acquise de la cité qui est sa patrie et la liberté de l'Hellade sont les seuls sentiments qui l'animent; son épée n'est tachée que du sang versé pour elles; une fois la victoire remportée, il devient le fondateur enjoué de cités pacifiques; quand la Grèce n'a plus besoin de lui, il retourne dans le modeste cercle de ses concitoyens et s'adonne sobrement à la sagesse et à l'art. Il dissipe les dangers du tribunal populaire et de la mort par une sereine allégresse et une fierté empreinte de calme gravité, et les dissout en un humour plaisant; aucun bonheur ne le rend présomptueux, aucun revers du sort ne trouble l'éclat de sa gloire; il commande même à la mort, et ne laisse filer la vie qu'une fois qu'il est certain de la victoire de ses compatriotes. Quel spectacle plus propre à élever l'âme que la construction de Messène¹³? Après l'heureux succès de son combat pour la liberté, Épaminondas avait reconduit dans sa patrie, après des siècles d'éloignement, l'une des nations les plus nobles, les plus pacifiques et, par ses malheurs immérités et l'échec de tous les efforts les plus extrêmes de son patriotisme héroïque, les plus émouvantes de la Grèce, et il lui donna, non sans l'accord favorable des dieux célestes, une nouvelle ville. Après les sacrifices offerts aux dieux — par Épaminondas et les Thébains à Bacchus et Apollon Isménios, par les Argiens à Junon et Jupiter Néméen, par les Messéniens à ceux du mont Ithomé et aux héros jumeaux dont la colère désormais apaisée ne se faisait plus entendre, et par les prêtres initiés à des mystères plus profonds,

13. À partir d'ici et jusqu'à la fin de ce paragraphe, Humboldt cite presque littéralement Pausanias (Paus. IV, 27, 5-7) [S. M.]

aux grandes déesses et à celui qui leur avait transmis les secrets du culte —, ils invitèrent les héros à venir habiter dans les murs de la ville future — d'abord Messène, fille de Triopas, puis Eurytos, Apharée et ses fils, les Héraclides Cresphontès et Aepyptos et surtout le noble, mais malheureux Aristomène —, après quoi les trois nations sœurs, ceux qui avaient été reconduits dans leur patrie et ceux qui les y avaient reconduits, passèrent la journée en prières et en sacrifices communs. Les jours suivants, les murs d'enceinte se dressèrent, et en leur sein s'élevèrent les maisons et les temples; et la cohue des travaux était accompagnée par le son des flûtes argiennes et thébaines, sur lesquelles les mélodies simples de l'antique Sacadas et celles plus recherchées du plus tardif Pronomos rivalisaient et luttaient pour remporter le prix. C'était la dernière floraison de beauté de l'esprit authentiquement grec, qui avait germé sous les doigts attentifs d'Épaminondas, et qui périt avec lui pour ne plus jamais revenir.

Deux raisons ont rendu nécessaire d'approfondir ces réflexions, même au risque de nous écarter de notre objet principal; si nous ne l'avions pas fait, ni le trait essentiel du caractère grec, ni notre vision du rapport de celui-ci à l'époque moderne n'auraient pu être clairement reconnus pour ce qu'ils sont.

En effet, si l'existence d'une telle *Sehnsucht* profonde et pure dans toute âme humaine douée de quelque noblesse n'avait pas été évoquée convenablement, si nous n'avions pas attiré l'attention sur le fait qu'elle est le principe par lequel toute individualité acquiert la perfection qui lui revient, on n'aurait jamais pu voir assez clairement comment l'idéalité du caractère grec ne fut possible que par la nature et la qualité intrinsèque de cette flamme continuellement flamboyante, dispensant éternellement chaleur et enthousiasme. Dans ce qui précède, nous avons situé la particularité spécifique des Grecs dans le fait qu'ils étaient animés d'un certain besoin impérieux de représenter la vie la plus élevée en tant que nation, et nous avons dit en outre qu'ils y étaient portés en quelque sorte par la prédisposition naturelle de leur être, parce que l'aspiration [*Streben*] à n'être que purement

et pleinement des êtres humains était chez eux intérieurement plus déterminée et extérieurement plus favorisée par les circonstances.

Mais dès les époques les plus reculées que nous connaissons, leur aspiration [*Streben*] portait en elle la marque de cette *Sehnsucht* plus élevée. Car plus le Grec était humain, plus il ne faisait pour ainsi dire qu'effleurer le sol de ses pieds pour s'élever au-dessus de lui par l'esprit. Il établissait partout un lien avec le supraterrestre; il se créait en tout point un empire indépendant où régnaient les pensées et l'imagination; le plaisir dont il jouissait de préférence était la sociabilité, la communication d'idées et d'émotions; dans le travail, il avait plus d'estime pour l'activité déployée que pour le but atteint; trop mobile pour se laisser enchaîner de quelque manière que ce fût, il apportait dans les relations familiales et politiques plus de liberté qu'on ne pouvait en concilier avec la stabilité de chacun de ces deux domaines; bien plus, l'amour qu'il portait à sa patrie avait pour objet la gloire de cette dernière plus que sa prospérité et sa conservation.

Certains de ces traits, et tout particulièrement les derniers, n'appartiennent ordinairement qu'aux nations sauvages antérieures à l'état de civilisation, et s'effacent avec l'entrée dans l'état de société. Mais le Grec se distingue justement par le fait qu'au cœur même de l'état social, il les conserva et les développa, et que son caractère naturel devint immédiatement son caractère idéal, ce qui confirme de nouveau la présence en lui de cette *Sehnsucht* qui l'accompagnait tout aussi fidèlement à son stade le plus rude et à son stade le plus raffiné et qui chez lui, se dirigeait certes expressément vers l'intellectuel et le supraterrestre, mais s'y orientait vers ce qui prend pour les sens et l'imagination la forme de sons et de contours. Il était donc suffisamment heureux pour pouvoir aspirer sans contradiction ni lutte intérieure, et comme instinctivement, au but ultime auquel une nation puisse s'élever. Car le destin règne sur les nations comme sur les individus; il pourvoit les unes plus pauvrement, les autres plus richement, et il n'échoit qu'à peu d'entre elles de

prendre conscience directement et sans confusion de l'aspiration [*Streben*] qu'elles ont tout particulièrement vocation à suivre.

Mais s'il était nécessaire d'éclairer plus précisément l'essence de l'individualité, c'est aussi parce qu'explorer avec elle l'économie du destin, si l'on me permet d'employer cette expression, étudier quels caractères ont été édifiés par les nations et par les siècles qui sont l'objet de notre observation et mesurer ce qu'on peut encore aujourd'hui sauver de leurs ruines et utiliser à notre profit restera toujours un objectif principal de ce travail. En effet, puisque c'est là que réside le but de toute aspiration humaine, à savoir que le cours des siècles, soit dans des individus soit dans des nations, édifie peu à peu, en tant que fait réel, un concept d'humanité toujours plus élevé, aucune étude touchant ne serait-ce que de loin à l'histoire n'a le droit de s'en détourner, et surtout pas une étude concernant les Grecs, qui relie indéniablement l'Antiquité à l'époque moderne. Et c'est bien là la manière de voir d'où nous partons. La vie doit, par la plénitude de son mouvement, fixer et créer des idées, sublimes, au-dessus d'elle-même et de toute réalité; l'être humain doit posséder une force qui lui permette, à la fois par ses propres efforts et par la faveur du destin, de produire des phénomènes spirituels qui, confrontés au passé, soient nouveaux et féconds pour l'avenir; et de même que l'art cherche ou plutôt engendre dans la beauté idéale une idée pure et incorporelle, de même la philosophie doit être en mesure d'engendrer la vérité, et la vie active, de faire naître la grandeur de caractère; tout doit donc se maintenir continuellement en activité, et en activité créatrice; tout doit aboutir à l'examen approfondi de ce qui est encore inconnu et à la production de ce qui n'a pas encore été vu; chacun doit croire se tenir en un point, qu'il ne pourra cependant que laisser loin derrière lui.

Qui n'est pas d'accord avec cela, qui s'imagine que l'art le plus élevé consiste seulement à atteindre une vérité plaisante, la philosophie la plus élevée, à coordonner des concepts clairement développés, et la valeur morale la plus élevée, à atteindre

une félicité bien ordonnée ou une perfection de la vie privée et sociale accessible par le simple respect de lois, qui ne sent pas que la beauté, la vérité et la teneur du caractère tirent leur source d'une aspiration incompréhensible dans sa nature intrinsèque et dans sa manière d'opérer, et que, loin de pouvoir être jugées d'après des critères existants, elles établissent elles-mêmes par l'action les critères qui permettent de juger de soi-même et d'autrui, un tel lecteur ne peut pas rester plus longtemps avec nous. Tout ce qui a été dit jusqu'ici des Grecs et de leur rapport à nous doit déjà lui paraître exagéré et chimérique, et comme la vérité ne fait que commencer pour nous là où elle finit pour lui, il est tout simplement impossible que nos chemins respectifs se rencontrent en quelque point que ce soit.

Maintenant qu'il a été non pas tant démontré, car à vrai dire aucune preuve n'est nécessaire, que simplement montré, d'après l'impression générale que personne ne nie, que les Grecs possèdent un caractère idéal, et après avoir indiqué en quoi il consiste à proprement parler, il nous faudra maintenant déterminer plus précisément la nature de son idéalité, et ce principalement par opposition avec notre caractère moderne. Car notre intention n'est pas à proprement parler de décrire le caractère grec en général, mais seulement de mettre en lumière son idéalité, de répondre aux questions : cette idéalité est-elle effectivement vraie, ou seulement apparente ? Sur quoi repose-t-elle ? Et comment la traiter d'une manière qui nous soit profitable ?

L'enthousiasme n'est enflammé que par l'enthousiasme, et si les Grecs exercent sur nous un effet si merveilleux, c'est uniquement parce que cette céleste *Sehnsucht* qui les embrase s'exprime en eux avec tant de vitalité. Autrement, il n'y aurait pas moyen de comprendre comment leurs vestiges même insignifiants ébranlent souvent l'âme si profondément, ni comment les diverses contradictions et déficiences que nous rencontrons chez eux ne troubleraient pas cette impression qu'ils laissent en nous. On a longtemps commis l'erreur, et cela arrive encore souvent, de comparer leurs œuvres non pas les unes avec les

autres, mais avec les genres dans lesquels on peut les classer d'un point de vue scientifique, et, non content d'y puiser, pur et limpide, l'esprit plein de grandeur et de grâce de leurs créateurs, de vouloir y chercher des règles et des théories. Aussi longtemps qu'une nation considère les œuvres grecques antiques comme une littérature savante, comme faites dans l'intention de produire quelque chose de scientifique (ainsi qu'on peut le faire de celles des Modernes, des Romains, et même des Grecs depuis Alexandre), un rempart d'airain s'élève entre elle et la grécité authentique, et Homère, Pindare et tous les grands héros de l'Antiquité grecque restent muets pour elle.

C'est seulement leur esprit, leur mentalité, leur vision de l'humanité, de la vie et du destin, qui nous attire et nous fascine dans les restes de cette époque qui possédait le merveilleux secret de déployer la vie dans toute sa variété tout en ébranlant l'âme jusque dans ses profondeurs les plus puissantes, pour maîtriser ensuite, par un rythme toujours à la fois stimulant et rassérénant, les ondoiements de l'imagination et de la sensibilité ainsi excitées. D'une certaine manière, il faut avoir déjà une disposition d'esprit similaire à la leur pour les comprendre, pour ne pas être amené tantôt à ignorer leur profondeur, tantôt à méconnaître leur délicatesse; mais il est remarquable que rien ne soit plus nuisible à cette compréhension qu'une culture unilatérale, et rien moins nécessaire que la connaissance ou l'érudition. Il est difficile de croire par exemple que les Romains eussent jamais pénétré ne serait-ce qu'un peu l'esprit des Grecs. De Cicéron, d'Horace, de Virgile, de l'époque d'Auguste et des époques suivantes, on pourrait même prouver le contraire par des faits précis, et si jamais il y eut une période où les Romains ont compris les Grecs avec plus de simplicité et de naturel, ce fut celle d'Ennius, de Plaute et de Térence. Même chez les nations modernes, on peut encore observer que celles qui, par le passé, se sont familiarisées de préférence avec les écrivains romains tendent aisément à ne comprendre les Grecs qu'à moitié ou de manière erronée. Au contraire, personne ne peut nier que les Allemands ont une connaissance fidèle et

véritable des Grecs; et pourtant, les Romains étaient eux-mêmes des descendants des Grecs, ils vivaient à la même époque qu'eux et possédaient une langue qui peut dans une certaine mesure être considérée comme un dialecte grec, alors que plus de deux mille ans nous séparent de leur plus belle période, et que nous parlons une langue qui ne peut même pas se targuer avec certitude d'être sa sœur formée plus tardivement et moins favorisée, et d'avoir ainsi la même origine qu'elle. Un tel miracle de diversité dans les destins culturels des nations mériterait un éclairage plus précis et une recherche exhaustive de ses causes, si cela ne nous éloignait pas trop de notre but.

Si l'homme intéresse l'homme, ce ne sont pas ses plaisirs et ses souffrances physiques, ses faits et gestes extérieurs qui sollicitent la partie la plus élevée de notre âme, mais la nature humaine générale qui se trouve en lui et la force opérante de cette nature humaine dans ce qu'il fait et subit; si l'histoire a de l'attrait pour nous, ce n'est pas que nous désirions savoir comment telle ou telle troupe d'hommes a poussé de l'avant ou été repoussée, a vaincu ou été vaincue, mais ce que nous voulons, c'est, comme dans un grand tableau, et d'une manière en quelque sorte adaptée aux capacités de notre raison qui se limite à réfléchir, voir dans l'expérience ce que le destin peut sur l'homme, et encore davantage ce que l'homme peut sur le destin. Rien n'est plus fatigant que la variété du réel, la foule innombrable de ses hasards, lorsqu'il ne finit pas par s'en dégager une idée; mais aussi grand soit-il, leur nombre nous paraît minime quand l'esprit, guidé par son objet, a découvert la voie qui mène à l'idée. Car la simplicité de l'idée, telle un miroir aux multiples facettes, n'est reconnaissable que dans la multiplicité des phénomènes. Ainsi, plus un être humain, une action humaine ou un événement humain porte visiblement en lui, comme recouverte seulement d'un voile léger, l'idée qui lui correspond, plus il saisit vivement l'âme et exerce sur elle un effet bienfaisant.

Et c'est au plus haut point le cas des Grecs. Le Grec traitait tout symboliquement; et en transmuant en symbole tout ce qui

s'approche de sa sphère, il devient lui-même un symbole de l'humanité, sous sa forme la plus délicate, la plus pure et la plus parfaite.

Le concept de symbole n'est pas toujours compris correctement, et il est souvent confondu avec celui d'allégorie. Dans chacun des deux, il est vrai, une idée invisible est exprimée sous une forme visible ; mais dans chacun des deux de manière très différente. Quand les Grecs donnaient à Bacchus un surnom qui évoquait des ailes (Paus. III, 19.6), quand ils figuraient Mars enchaîné¹⁴, il s'agissait là de représentations allégoriques, et il en allait de même de la Diane d'Éphèse. Car une idée clairement pensée était liée arbitrairement à une image. Au contraire, Bacchus et Vénus eux-mêmes, le sommeil comme compagnon favori des Muses (Paus. II, 31.5 [en réalité 31.3]) et tant d'autres figures de l'Antiquité sont des symboles vrais et proprement dits. En effet, en partant d'objets simples et naturels — un jeune homme débordant d'une profusion de force bienfaisante, une jeune fille troublée de prendre conscience de son propre épanouissement, la liberté avec laquelle dans le sommeil, l'âme dégagee de tous les soucis qui l'enchaînaient vagabonde dans le tissu lâche de l'empire des rêves — en partant, dis-je, de ces objets, ils parviennent à des idées qu'ils ne connaissaient pas auparavant, qui restent même éternellement inconcevables en soi et qui, prises isolément, ne peuvent jamais être purement comprises sans être à tout le moins dépouillées de leur individualité et de leur essence véritable, comme par exemple l'idée des sources de l'enthousiasme poétique qui, ainsi que Schiller l'exprime de manière si belle¹⁵, commence d'abord par sourdre et ne se met puissamment en mouvement qu'au moment où, comme les membres du corps dans le sommeil, les forces plus froides se figent dans une sorte de léthargie et où la vie, comme

14. *Odyssée*, VIII, 266-298 [S. M.].

15. Humboldt fait probablement allusion au poème de Schiller « La puissance du chant » (« Die Macht des Gesanges »), que Humboldt cite deux fois dans son essai « Sur Schiller et le développement de son esprit » (cf. HUMBOLDT Wilhelm von, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Vol. 5, p. 398 et p. 418) [S. M.].

le rêve, déborde avec une nouvelle splendeur. Plus on comprend de manière profonde et belle — pour reprendre l'exemple précédent — l'idée du sommeil, où l'être humain, confiant dans les divinités protectrices, ferme ses yeux vigilants, dégage sa main droite protectrice et se livre nu et sans armes, où il quitte avec joie le tumulte de la vie pour rentrer au sein de la nuit solitaire, heureux de renoncer même à toute jouissance, et s'abandonne uniquement à la partie la plus pure et la plus éthérée de son être, l'imagination qui ne sommeille jamais, pour se réveiller tantôt mélancoliquement ému, après des rêves délicieux, de devoir en quelque sorte anéantir son existence pour pouvoir goûter la félicité divine en surmontant sans peine les difficultés, tantôt profondément ébranlé, après des cauchemars terrifiants, d'être peut-être sournoisement épié par des destins et des esprits que lui cache l'éblouissante clarté du jour, où il reparcourt et recommence enfin à chaque lever et coucher de soleil, comme en un bref prélude, la grande carrière de son existence — plus on perçoit aussi la profondeur et la richesse de l'idée exprimée dans cette image. Car le symbole a ceci de particulier que la représentation et l'objet représenté, exerçant chacun à son tour un effet incitateur sur l'esprit, le forcent à s'attarder plus longtemps et à pénétrer plus en profondeur, alors que l'allégorie, une fois que l'idée médiatrice est découverte, laisse seulement, telle une énigme résolue, une froide admiration ou un léger plaisir devant la forme réussie avec grâce.

L'allégorie pure et proprement dite est fort étrangère aux Grecs, et là où elle se trouve, elle appartient sans doute le plus souvent à une époque tardive ; car quand le sens de la compréhension des symboles a disparu, ceux-ci sont aisément abaissés au rang d'allégories.